

Morceaux choisis. Extrait du manuscrit :

« Voyage au pays de nos souvenirs ».

L'enfance d'un « baby – boomer »
vivant à la campagne.

« Gérard VARREY : Créeur et raconteur d'histoires ».



25 histoires.

Nom de l'éditeur :

Date du dépôt légal :

Morceaux choisis. Extrait du manuscrit :

« Voyage au pays de nos souvenirs ».

L'enfance d'un « baby – boomer »
vivant à la campagne.

*Toutes les histoires sont basées
sur des évènements vécus
mais sont racontées de manière romancée
et vivante pour apporter plus de plaisir à la lecture.*

Toute ressemblance avec des personnes
ayant réellement existé,
n'est pas pure coïncidence.

« Gérard VARREY : Cr éateur et raconteur d'histoires ».

Numéro ISBN : -----

Prologue :

Je sais que beaucoup d'entre vous se reconnaîtront dans ces petites tranches de vie. Notre histoire, à chacune et chacun d'entre nous, est souvent en résonance avec les histoires qu'ont vécus d'autres enfants du même âge, en des endroits bien différents par certains aspects.

Nous avons le devoir de laisser une trace du passé. Ces écrits que vous lirez, en sont une minuscule partie. Vous vous verrez, vous-même en train de revivre vos propres expériences. Un peu, à la mesure du colibri cherchant à éteindre un feu de forêt, j'apporte ma goutte d'eau, en écrivant ces histoires. Vous avez entre les mains le livre où le passé et le présent se conjuguent entremêlés l'un à l'autre. Pour votre plus grand plaisir, les bons souvenirs de votre vie passée vont jaillir, telle l'eau sortant de la fontaine. Votre mémoire va s'ouvrir comme si vous feuilletiez le livre où sont notés vos propres souvenirs.

Cette histoire, est un petit condensé de ma vie d'enfant. J'ai vécu à la campagne. Beaucoup d'enfants de ma génération ont eu des expériences identiques à celles qui vous sont contées dans ce livre. Je suis né en 1954 à Annecy en Haute-Savoie. J'ai passé mon enfance et mon adolescence à Écharvines, un petit hameau de la commune de Talloires en Haute-Savoie, située, comme certains de vous le savent, au bord du Lac d'Annecy.

Avec mes deux frères et ma sœur, nous y avons vécu de belles aventures. Volontairement, je ne cite pas nos prénoms dans l'histoire, afin que tout un chacun, puisse s'identifier plus facilement aux personnages. Nous avons tous vécu des histoires comme celles que je vous raconte. Aujourd'hui, ce sont de bons souvenirs, que j'ai envie de partager avec vous.

Vous pouvez, bien sûr, lire les histoires sans nécessairement suivre l'ordre d'écriture dans le livre. Chaque histoire est un moment de vie bien particulier. Il n'y a pas de fil

conducteur. Ce n'est pas un roman, même si les histoires sont romancées un tant soit peu. Ceci, afin que vous ne vous ennuyiez pas durant ce voyage littéraire.

J'ai une écriture descriptive et il m'arrive de retrouver mon âme d'enfant en écrivant certaines de ces histoires. Il se peut que des erreurs techniques se glissent dans ma narration, car je fais appel à mes souvenirs pour écrire. Je ne suis aucunement spécialiste. Ce recueil ne se veut en aucun cas un livre de vulgarisation, mais juste un livre de souvenirs.

Vous lirez donc des histoires vraies et romancées, mais pas un livre d'histoire.

Prenez quelques minutes pour lire la table des matières qui se trouve à la fin du livre, et déjà vos souvenirs vont se réveiller.

Place aux histoires : Je commence donc ma narration.

Le pressoir et le vin.

Notre papa aussi, avait une petite vigne. Celle-ci était près de la maison. Nous n'avions pas besoin de l'aide des autres villageois pour la récolte, il y avait moins de travail que pour entretenir les vignes voisines. À l'aide de son pressoir, notre père écrasait le raisin de la petite vigne familiale. Il transformait ce raisin, en un délicieux jus de raisin, (ça, vous l'avez deviné).

Il y avait la possibilité de conserver ce jus de raisin, en le stérilisant, ou en le transformant. Notre père préférait le laisser se transformer en vin comme beaucoup de villageois le faisaient.

À l'époque, beaucoup de familles avaient un petit lopin de terre sur lequel était cultivée une vigne. Vous trouverez facilement sur internet des photos de Talloires ou de Menthon-Saint-Bernard (74) ainsi que de son château où l'on voit très bien les vignes dans les années 1900. Avant de fabriquer le vin, une tâche importante devait avoir lieu. Avant même de penser transformation, il fallait penser au stockage de celui-ci.

Notre papa était un homme qui connaissait beaucoup de choses sur tout. Il était nécessaire que les tonneaux soient dans un état de propreté irréprochable. Avant de procéder à la fabrication du vin, notre père avait tout d'abord pensé à la suite des opérations.

Nous devions, quelque temps auparavant, laver les fûts qui contiendraient le fameux breuvage. Il fallait, pour cela, remplir complètement les tonneaux d'eau et les laisser tremper un certain temps. Ensuite, il fallait enlever les deux tiers de l'eau et rajouter des galets dans la barrique. De très gros bouchon en liège, entouré de toile, appelé une bonde, était placé afin de bien reboucher le trou du baril.

Je parle des trous, laissés pour le premier à l'emplacement de l'énorme robinet en bois qui permet habituellement de récupérer, le précieux vin stocké dans le tonneau. Et pour le second sur le dessus du tonneau lorsque ce dernier est en position couchée.

Il fallait placer le tonneau en position couchée, sur une échelle très longue, qui était allongée sur le sol devant la maison. Et, ensuite, mon père s'armait de courage pour rouler le tonneau, jusqu'à une extrémité de l'échelle.

Donc tout en roulant le tonneau, il fallait le secouer vivement afin que les graviers bougent et grattent le bois. Arrivé au bout de l'échelle, l'un des enfants, pour ne pas nous citer, mettait une cale en bois sous le tonneau pour l'empêcher de continuer à rouler et ainsi rouler hors de l'échelle.

Notre père changeait de côté et roulait la barrique dans l'autre sens. Et, le va et vient, se répète encore et encore. Ce travail est exténuant. En fait, je ne me souviens plus du temps qu'il fallait prendre pour arriver à un nettoyage parfait du tonneau, mais, je n'en voyais jamais la fin.

J'étais étonné de la résistance de cet homme, mon père. Après une journée de travail à l'usine, il lui restait encore de l'énergie pour participer à d'autres activités, et sacrément physique, celles-là.

Je reprends le fil de mon histoire. Le but de ce travail, vous l'aurez sûrement deviné, est d'enlever tous les dépôts qui étaient restés attachés à l'intérieur. Je parle des restes de l'ancienne cuvée. Il fallait ensuite vider le tonneau de cette eau, ainsi que de ses galets, pour ensuite laver ces derniers.

On remettait les cailloux propres dans la barrique et l'opération était répétée, encore et encore jusqu'à nettoyage complet du tonneau. Il ne fallait pas que le tonneau soit trop sec,

car il devait être étanche avant d'y stocker du vin. Il était nécessaire que le bois ait bien gonflé.

Dans l'histoire suivante, j'expliquerai le procédé pour utiliser le pressoir. L'explication sera faite en parlant des pommes et des poires. Il faut comprendre que le procédé est exactement le même pour le raisin. Ce sont juste les fruits qui changent. J'ai juste une petite hésitation. Je ne me souviens plus, en fait, si, mon père lavait les tonneaux, avant d'y mettre du vin, ou avant d'y mettre du jus de pomme et poire, pour l'élaboration du cidre.

Il faut dire que ce n'était pas du tout les mêmes tonneaux, et il y en avait pour le vin, et d'autres pour le cidre. Peut-être fallait-il garder le tanin du vin précédent, dans le tonneau, afin d'aider à la maturation de celui-ci. Je vous avoue que j'ai oublié.

Il y a une autre chose que je n'ai pas encore signalée. Avant de mettre le raisin dans la cuve du pressoir, il y a une opération qu'il ne fallait pas oublier de faire. En effet, nous ne mettions pas le raisin tel quel dans le réservoir. Il y avait une opération qui pouvait être pratiquée par des enfants. Du moins, le début de l'opération.

Il est plus facile de compresser le raisin si les grains ont déjà éclaté en partie. Vous avez sûrement entendu parler de cette opération, et vous avez peut-être assisté ou même participé à une telle aventure.

L'opération à laquelle je fais allusion est le foulage du raisin. Il faut tout d'abord mettre une petite quantité de raisin dans une caisse à vendange ou un autre contenant. Bien sûr, pas trois ou quatre grappes. À la fin de la semaine, nous y serions encore.

Non, mais, comme tout est relatif, on ne met que la quantité que notre propre poids peut écraser facilement. Facilement – facilement, tout est, là encore, question de point de vue. Après une demi-heure de travail, ou d'amusement, nous étions sur les rotules.

Imaginez-vous, en train de piétiner, piétiner, et encore piétiner le mélange. Petits comme nous étions, nous étions vite exténués. Nous n'avions pas la résistance des adultes. Rapidement, les adultes prenaient la relève.

Une chose importante qu'il faut savoir aussi, c'est que cette opération se fait pieds nus. Bien entendu, nous lavions méticuleusement nos harpons (nos pieds) avant de fouler le raisin. Et bien sûr, nous nous les relavions après. Sinon, nous aurions entendu parler du pays, comme on disait alors.

Notre mère, nous aurait passée un sacré savon. Pas pour nous laver, vous l'aurez bien compris. Cette expression voulait dire qu'elle nous aurait engueulés.

Le Pressoir et le cidre.

Notre père avait aussi des arbres fruitiers. Des pommiers et des poiriers, ainsi que des pruniers, un noyer et une vigne, sans oublier un figuier. Nous ramassions donc les pommes et les poires. Bien entendu, nous en mettions de côté pour nous régaler durant plusieurs semaines. En stockant les pommes à la cave, nous arrivions à les conserver comme il faut. Il faut cependant préciser que le sol de notre cave, était en terre battue.

En fait, nous récoltions les pommes dès le mois d'octobre, et nous pouvions les consommer jusqu'au mois de mars de l'année suivante. Les pommes que nous utilisions étaient une variété typique de la région. Les « Croisons de Boussy ». Ces arbres donnent énormément de fruits. Ceux-ci sont d'ailleurs croquants, juteux, très sucrés et donc hyper délicieux.

Nous ramassions ces pommes et nous les mettions dans des cageots ou des cagettes que nous pouvions porter. N'oubliez pas que, nous aussi, les enfants, nous aidions à cette tâche.

Nos parents pouvaient ensuite les transvaser dans des caisses à vendanges. Et oui, ces caisses ne servent pas que pour les vendanges. Avec le reste des pommes, nous faisions du cidre. Notre père broyait un mélange constitué de ces superbes petites pommes, avec des poires. Tous ces fruits étaient ramassés dans le verger appartenant à la famille. Nous avions auparavant lavé avec soin et trié les fruits. Il fallait, bien sûr, ôter les pommes pourries et bien enlever les feuilles qui restaient collées aux pommes ou aux poires.

S'il restait quelques taches de naissance de pourriture, ce n'était pas grave. La pourriture accélère en fait, la fermentation, avant que les pommes ne soient pressées. Il ne fallait toutefois pas qu'il y en ait beaucoup.

Pour faire du cidre, c'est parfait. Il fallait ensuite procéder au broyage des fruits. Nous nous servions d'une machine pour effectuer cette tâche. Vous l'aurez deviné, la machine servant à broyer les fruits grossièrement, était lavée minutieusement elle aussi. Il ne faut pas oublier que cette machine ne sert que rarement dans l'année.

Les fruits concassés étaient mis ensuite dans le pressoir. Ce dernier était d'ailleurs très grand, par rapport à ma taille d'enfant. Après un rude travail, nous pouvions déguster un délicieux jus de pomme.

Le principe du pressoir, est de compresser les pommes ou les poires déjà écrasées, afin d'en extraire le précieux jus. On alterne une couche de paille, (je commence bien entendu, par le dessous de l'empilage) et ensuite une couche de fruits concassés. À l'époque la paille était de très bonne qualité.

On remet de la paille, ensuite une couche de fruits, et ainsi de suite. Afin que le tas, ne se casse pas la figure, comme on dit, notre père installait la paroi du pressoir. Celle-ci est aussi appelée cage ou clacie. Le remplissage complet pouvait se poursuivre presque jusqu'au sommet du pressoir.

Au centre du pressoir, il y a une énorme vis sans fin. (N'oubliez pas que, lorsque nous sommes enfants, tout ce qui nous entoure nous paraît immense). Tout un système de cales en bois et de planches du diamètre intérieur du pressoir doit être installé au-dessus du tas de fruits et de paille. D'ailleurs, tout le pressoir, ainsi que presque tous les accessoires, étaient en bois. Il y avait cependant une armature métallique. Un mécanisme, fabriqué en acier, et assez sophistiqué, permettait de compresser l'ensemble grâce à une grande barre, métallique elle aussi. Cette barre en acier s'appelle « l'Étiquet ». Il fallait tirer très fort pour faire descendre les blocs de bois, compressant le mélange. La barre se

trouvant sur la partie haute du pressoir, il fallait saisir à pleine main cette dernière et reculer en tirant de toutes nos forces.

Un système à cliquets, assez surprenant, permettait de faciliter le travail. Tout le mécanisme descendait le long de cette grande vis sans fin. Après avoir manœuvré le mécanisme et après avoir bien entendu le cliquetis de celui-ci, nous arrêtons le mouvement. Nous avancions de nouveau, d'un mètre environ, en poussant la barre en acier. Arrivé en butée, nous répétions le mouvement. Nous reculions donc en tirant le mécanisme. Et, ainsi de suite.

L'effort se fait en ramenant vers l'arrière le mécanisme. Il est en effet plus facile de forcer en reculant que de forcer en avançant. On peut prendre appui sur nos talons, et ainsi le travail est plus aisé.

En agissant ainsi, l'appareil, il me semble que c'est comme ça que les cuisiniers appellent leurs préparations culinaires. L'appareil, donc, est compressé et laisse s'écouler le fameux breuvage. Il fallait attendre quelques « longues » minutes, (oui, même le temps nous paraît plus long), avant d'apercevoir le précieux nectar couler dans « la Seille ».

Cette dernière est une sorte de grande bassine en bois. Nous laissons le précieux liquide s'écouler, durant, peut-être un quart d'heure. Ensuite, nous recommencions les mouvements de compression du mélange de fruits concassés. Il n'est jamais possible d'écraser en une seule fois tout le raisin ou tout le mélange de pommes et poires concassés. Il faut laisser le liquide s'écouler, car ce dernier n'est pas compressible.

Plus on consacre de temps à la pressée, plus on peut obtenir de liquide. La différence de rendement peut aller de 50 pour cent à 70 pour cent de rendement, donc, par rapport aux fruits qui ont été mis dans le pressoir. On peut dire qu'il faut compter sur 1,5 kg à 3 kg de pommes, pour récolter un litre de jus de pomme. Dans les faits, « la seille », (appelée :

« Maie » dans d'autres régions) ressemble à un tonneau coupé en deux. Il y avait une petite louche accrochée auprès de cette grande bassine et des petits verres étaient prêts à l'emploi pour la dégustation. « Quelle régalade, mes amis ».

Le lendemain, les WC étaient assez souvent occupés à la maison. Nul besoin de se purger. Ce même pressoir servait aussi à faire le vin avec le raisin de la vigne dont je vous parlais précédemment. Il restait donc dans le pressoir, les morceaux de pommes et de poires que nous mettions dans des tonneaux qui étaient fermés.

Mon père relevait toutes les semaines le couvercle afin que la fermentation ne fasse point jaillir le couvercle. Le gaz en effet, a un pouvoir de compression extraordinaire.

En fait, non, ce pouvoir, est bien ordinaire, mais les mots que nous utilisons dans la vie de tous les jours sont, quelques fois excessifs. Ce n'est que quelques mois plus tard, que les fruits fermentés, sont amenés à l'alambic. Bien sûr, des prunes étaient aussi utilisées pour faire « L'eau-de-vie de prune » que vous devez connaître.

Dans des temps plus anciens, il n'y avait pas de cages entourant les pressoirs afin que le précieux chargement ne s'affaisse. Sous la pression du système mécanique permettant l'écrasement des fruits, ces derniers pendouillaient sur les côtés. L'un des adultes qui étaient en charge du pressoir, prenait une hache à très large fendant, et coupait ce qui dépassait, donc, le mélange paille et fruits. Ensuite, cet agglomérat, était remis sur le dessus. Il fallait bien sûr, avoir auparavant, démonté les planches cachant le précieux mélange.

J'ai oublié de préciser que si on rajoute de la paille, c'est pour permettre au jus de s'écouler plus facilement et de permettre aux fruits de ne pas s'agglomérer et former une masse compacte. Ce jus de pomme était stocké dans des tonneaux. Vous savez, ceux que nous avions nettoyés et lavés avec soin.

Bien sûr, la dégustation à outrance de ces fameux breuvages (jus de pomme et cidre) était, là encore, à faire en compagnie de nos amis « Modération » et « Parcimonie ». Autrement, ces deux délicieuses boissons nous brassaient un peu de l'intérieur, et il n'y avait pas de problème de constipation qui n'ait pu être réglé.

Une petite précision. Le cidre, est ni plus ni moins que du jus de pomme qui fermente et qui devient âpre. Ce dernier est souvent appelé « Bidoyon ». Du moins, dans ma région natale.

Le jus de pomme pour être conservé avec sa douceur gustative doit être stérilisé. On parle alors de pasteurisation. Il reste doux. En chauffant le précieux liquide, les différents agents pathogènes sont détruits, ainsi que les bactéries qui convertissent le fructose en alcool. Si le jus de pomme, n'est pas pasteurisé, il continue son changement de constitution et devient du cidre. Bien sûr, nous en conservions dans des bouteilles pour une consommation rapide. Nous utilisions pour cela, d'anciennes bouteilles de limonade.

Notre père en mettait aussi dans de grandes « Marie-Jeanne ». Non, je rigole, elle ne s'appelait pas ainsi, bien que le nom soit un peu semblable. Nous parlions alors de « Dame-Jeanne ». Il s'agissait de grosses bonbonnes en verre. Bien qu'ils en existent aussi en grès.

Quelques petites précisions. La bonbonne a une contenance comprise entre deux et vingt litres. Une « Dame-Jeanne », quant à elle contient entre trente et cinquante litres. Et, il y a aussi la tourie appelée aussi tourille qui contiendra, elle, entre cinquante et soixante litres de liquide. Ces énormes bouteilles sont fabriquées en verre très épais. Je dirais plusieurs millimètres d'épaisseur. Le jus de pomme, en se transformant se charge en gaz. Il faut que le contenant résiste à la pression.

Il est bien de préciser que la fermentation se fait naturellement grâce aux levures présentes dans la peau de la pomme. Nous avions aussi des coings, ces gros fruits très amers. Notre mère ne faisait pas de pâte de coings, comme beaucoup en ont fait. Elle préférait les garder pour en mélanger avec des pommes et ainsi faire des excellentes confitures.

La hotte du vendangeur.

À la belle saison, nous aidions l'agriculteur du coin à ramasser les foins. Nous l'aidions aussi à ramasser les grappes de raisin, avec lesquelles les adultes faisaient un vin qui était âpre en bouche et qu'ils surnommaient : « Le gros rouge qui tache ». Nous aimions donner un coup de main, comme on disait alors.

Les adultes transportaient le raisin du pied de vigne à la remorque, à l'aide d'une « hotte » que nous appelions aussi « La bénette ». Vous en avez certainement vu sur des cartes postales ou même en vrai. La nôtre était fabriquée à l'aide de grosse paille et d'osier. Le tout est fixé à l'aide de lamelles en bois qui sont attachées à une sorte de grand « V », en bois. Ce dernier est fabriqué avec deux longues perches que l'on peut caler sur son dos, entre les épaules.

La Bénette utilisée pour le raisin, était uniquement utilisée que pour cette utilisation. Malgré le fait qu'elle ait été nettoyée au jet d'eau, la paille restait légèrement teintée en violet grâce au tanin contenu dans le raisin.

Les vieilles hottes n'étaient pas jetées. Elles servaient ensuite à d'autres travaux dans les champs. On pouvait tout aussi bien s'en servir pour transporter du fumier que de la terre.

Je me souviens que mon père mettait sur sa tête un sac en toile de jute pour préserver sa tête ainsi que ses vêtements.

« L'Alambic » et la fabrication de « La Gnôle ».

Je me souviens vous avoir déjà dit que, à proximité de la maison, notre père avait une petite vigne. Cette vigne nous fournissait, je vous l'ai déjà dit dans une autre histoire, un raisin de qualité médiocre, un peu amer en bouche. Et, si nous en dégustions quelques grappes, la majorité du raisin récolté, servait à la fabrication du « Gros rouge qui pique et qui tache » comme aimait à le dire nos anciens.

Nous savons dorénavant qu'il faut le déguster avec modération. Les arbres fruitiers, pommiers comme poiriers ou cognassiers, permettaient, outre la dégustation des fruits, de fabriquer du délicieux jus de fruits.

Le moût de raisin transformé en vin est une sorte de mélange non fermenté et trouble qui contient la pulpe, la peau, les pépins, et parfois la rafle des grappes vendangées. Dans une autre histoire vous avez vu qu'il est obtenu par foulage, et ensuite par pressurage dans le pressoir. Très riche en sucres, il deviendra du vin par la suite.

Les résidus sont ensuite récupérés, ces derniers prennent le nom de marc de raisin, et c'est donc ce marc qui est amené au bouilleur de cru afin qu'il soit transformé dans l'alambic. L'ensemble de ces résidus secs (pellicules des baies, pépins et rafles) constitue le marc de raisin.

Certaines personnes amenaient aussi le vieux cidre, qui était vraiment désagréable et trop piquant à boire, à l'alambic pour le faire transformer.

Le bouilleur de cru, allant de village en village, permettait grâce à son outil de travail, de fabriquer un délicieux breuvage qui était très apprécié par nos anciens.

J'aimais ce temps automnal, lorsque l'alambic passait au village. J'aimais m'y rendre avec mon père et regarder la machinerie rutilante, brillant de mille feux. Le bouilleur de cru, (c'est le nom de la personne qui manie la machinerie) qui s'en servait, la tenait très propre.

Cet homme, qui distillait les différents produits que nous amenions, du moins, nos parents, (vous voyez, je m'y vois encore), n'était pas cet homme jovial aux bonnes joues rouge que nous pourrions imaginer. Non, c'était un homme simple et souriant, le visage un peu ridé par les tracas de la vie, ou tout simplement par l'âge avançant.

Son travail fini, les clients récupéraient le précieux élixir de vie, l'alcool qui avait été fabriqué devant leurs yeux.

Cet alcool, sorti directement de l'alambic, s'appelle d'ailleurs « L'eau-de-vie ». Une délicieuse odeur s'échappait de l'alambic. Les adultes, parlaient alors de « La part des anges ». En effet, des vapeurs d'alcool, chargées des senteurs des fruits concassés, faisaient tourner la tête aux enfants que nous étions. Les adultes nous disaient que, même les anges venaient se délecter de ce fameux breuvage.

Dans notre innocence, nous cherchions, en regardant autour de nous, si nous pouvions apercevoir l'un d'entre eux. Je vous ai raconté plus haut, de quoi était constitué ce produit que nos parents apportaient pour fabriquer l'eau-de-vie, autrement appelée « La Gnôle » dans notre région.

Je vous rappelle que la dégustation de cette boisson, doit se faire avec nos deux copains, « Modération » et « Parcimonie ». En fait, la dose idéale est de la taille d'un dé à coudre ou encore, nos anciens mettaient juste quelques gouttes sur un sucre. C'est ce que l'on appelle « Un canard ».

Il faut souligner une chose importante. Rare aujourd'hui, sont les personnes qui peuvent aller faire distiller les produits de leurs arbres fruitiers.

Il y avait ce que l'on appelait « Un passe » pour faire fabriquer la précieuse « Eau de vie ». Ce passe, se passait (c'est le cas de le dire) de génération, en génération, depuis des temps immémoriaux. Ce passe s'appelle aussi « Le privilège ».

Cependant, ce droit de passer ce privilège de génération en génération a été aboli. Depuis 1959, le gouvernement a fait valoir son monopole. Tout ça, pour dire que la passation de ce privilège, si utile dans nos campagnes aura disparu à la mort du dernier possesseur de ce fameux privilège. Il y avait 3 millions de familles ayant ce privilège vers 1900, elles ne sont plus que 600 ces dernières années.

Il y a toujours des bouilleurs de cru à l'heure où j'écris ces lignes. Cependant quelques règles ont changé pour avoir le droit de pouvoir faire travailler le spécialiste. Le prix de la bouteille est cependant moins élevé que si vous l'achetiez en magasin. Et de plus quel plaisir de voir travailler l'homme de l'art. Si vous avez l'occasion d'aller rendre visite à un bouilleur de cru arrivant avec son alambic sur la place du village, n'hésitez pas une seule seconde. Allez voir ce travailleur et faîtes travailler vos sens. Le toucher, pour sentir avec vos mains la machine et ses vibrations. La vue, car ce que vous verrez est encore d'une rareté exceptionnelle. Le goût, car vous allez déguster la gnôle chaude qui s'écoule goutte à goutte de l'alambic. Et enfin humez les vapeurs d'alcool, la part des anges, avec lesquels, vous partagerez ce moment magique.

Vous comprenez ce qui m'a motivé à écrire ce livre. Il fallait, en effet, fixer, noir sur blanc, les aventures que nous avons vécues afin qu'il en reste une trace.

Le moulin à noix.

Comme vous le savez, nous avions un noyer et il ne faisait pas que nous donner des maux de tête. (j'en parle dans l'histoire de la balançoire). Non-non, il nous donnait aussi des noix. Je reconnais, que c'est quand même son principal boulot. Il faisait même bien le job. Chaque année, nous récoltions plusieurs kilos de fruits délicieux. Il nous fallait ramasser les noix.

La récolte s'étendait sur plusieurs jours, plusieurs semaines même. Il fallait laisser sécher les fruits en les étendant au soleil. Ensuite, il fallait les éplucher. Oui, un peu comme les oignons. D'accord, ça ne fait pas pleurer. Ce n'est cependant pas une mince affaire. S'il n'est pas nécessaire d'avoir des compétences culinaires pour faire ce travail, il faut néanmoins avoir de la patience et être minutieux.

Notre père cassait les noix. Pour ce faire, il s'aidait d'un marteau et d'une planche à découper. Pour l'aider, nous, les enfants, nous avions chacun, un casse-noix. Un de mes frères se servait tout simplement d'une pince multiprise. Qu'importe la technique employée, il fallait avancer. J'entends par là, qu'il ne fallait pas traîner pour éplucher, les célèbres fruits à écailles. (Pas à écailles, ce ne sont pas des poissons).

L'écale est en fait la partie charnue aussi appelée le brou de noix lorsqu'il vieillit.

Je parle d'éplucher, car, après avoir cassé les noix et avoir ôté la coquille, il fallait enlever les cerneaux des débris de coques.

Il y a au milieu de la noix, une sorte de ficelle noire qui n'est pas comestible, et qu'il vous faudra enlever. C'est un peu, comme la colonne vertébrale du fruit. Ensuite, nous prenons l'amande, vous savez, c'est la partie comestible du fruit. Le cerneau, si vous préférez. Il faut enlever ensuite une fine pellicule de plastique. Non, je rigole, mais cette peau ressemble légèrement à une fine feuille de plastique. J'avais l'impression d'avoir entre les

mains, un cerveau miniature avec ses deux hémisphères. Ce qui est marrant, c'est que manger des noix améliore nos capacités cognitives ainsi que notre mémoire et protège nos neurones du stress oxydatif.

Quoi qu'il en soit, nous en avons passé des heures en famille, autour de la table familiale à casser des noix. Quelque temps auparavant, c'étaient les haricots verts qui nous réunissaient autour de la table.

Revenons à nos Juglandacées. Oui, moi non plus, je ne connaissais pas ce nom. En fait, les noix font partie de cette grande famille, dont le nom un peu bizarre prête à sourire.

Je vais vous parler, maintenant, du sort qui était réservé à nos cerneaux décortiqués et triés. Nous amenions ce précieux butin dans un petit village, à une vingtaine de kilomètres de la maison. C'est à Lescheraines, petit village sur les hauteurs du Lac d'Annecy que notre père nous amenait avec sa quatre chevaux. Nous allions dans un moulin qui existe encore de nos jours (en 2022). Il y a un moulin et une scierie, en fait. Ces biens ont été transmis au propriétaire actuel par son grand-père et sa mère.

Lorsque j'étais enfant, j'ai été frappé par cette ambiance légèrement moyenâgeuse. Ce jour-là, c'est un voyage dans le temps auquel j'avais participé. J'ai été impressionné par la taille de la grande meule qui était positionnée verticalement. Une deuxième meule ou un énorme bloc de pierre, posée de manière horizontale, n'avait rien à envier, du moins par rapport à la taille, à la première.

La meule supérieure était entraînée par un système de poulies reliées entre elles par des courroies en cuir. Ces dernières faisaient environ deux à trois millimètres d'épaisseur. Je ne sais pas quand elles avaient été fabriquées, mais, elles ne dataient pas de la dernière pluie.

Peut-être pouvaient-elles avoir cinquante ans, ou plus encore. Pendant que les clients qui nous précédaient faisaient écraser leurs noix, je regardais partout autour de moi. Il y avait

des courroies qui se croisaient au-dessus des machines. Il n'y avait cependant pas beaucoup de moteurs.

Ces moteurs d'un autre âge entraînaient grâce aux poulies, une ribambelle de courroies qui partaient dans tous les sens. Différents bruits se mêlaient dans cet atelier d'un autre temps. Le bruit des courroies glissant sur les poulies était couvert par d'autres bruits.

On entendait aussi, le crissement des meules broyant les fruits qui résistaient comme ils pouvaient. Les meules pesaient des centaines de kilos et les noix pleuraient. Ben, oui, un cerneau qui ressemble à un cerveau doit sûrement pleurer. En tout cas, elles étaient totalement écrabouillées en fin de compte. De plus, leurs larmes sont en fait de l'huile.

Lorsque la machinerie s'arrêtait, le calme revenait et les discussions pouvaient reprendre. Notre tour venu, je pouvais m'approcher un peu plus de la machinerie et je pouvais découvrir, avec plus de précisions encore, le travail des meules.

Je percevais aussi les odeurs, qui, un peu comme les courroies, s'entremêlaient. L'odeur de graisse se mêlant avec les effluves de l'huile de noix.

Nos parents étaient ravis de nous avoir permis d'assister à ce spectacle. Mais, les bonnes choses ont une fin, (comme les mauvaises d'ailleurs).

Nos parents, après avoir payé pour le travail de ce meunier bien particulier, récupéraient enfin la précieuse huile de noix. Avec cette dernière, notre maman, nous prépareraient de délicieuses salades de pissenlits, en la mélangeant, bien entendu, avec d'autres variétés d'huile.

L'huile de noix, est tellement parfumée qu'il n'est pas nécessaire d'en mettre beaucoup pour que son parfum nous envoûte. Nous repartions aussi avec une autre surprise. Même mes parents, n'y avaient pas pensé. Lorsque les noix sont broyées et que nous avons récupéré l'huile, il reste encore la pulpe, si on peut l'appeler ainsi, de la noix.

Le meunier, nous a donc rendu une plaque de trois centimètres d'épaisseur environ et d'environ, quatre-vingts centimètres de diamètre. Je ne peux vous garantir les dimensions à cent pour cent. Vous savez, lorsque l'on est enfant, tout nous paraît immense. Je réalise, en vous parlant de cette expérience unique, et que je ne regrette pas d'avoir vécu, que mes souvenirs sont bien trop ténus, pour vous décrire tout mon ressenti de l'époque. Je ne peux que vous encourager, si vous en avez la possibilité, à visiter vous-même, un atelier semblable. Vous ne regretterez pas cette expérience.

Le vinaigre de cidre.

Je vous ai parlé de la fabrication du vin ainsi que de celle du cidre et de celle de l'huile de noix. Pour faire une bonne salade, il manque tout de même, un peu de vinaigre. Ne vous ai-je pas encore dit que nos parents savaient faire beaucoup de choses ? Même, la fabrication du vinaigre n'était pas hors de portée de leurs compétences.

Saviez-vous que le vinaigre de cidre est hyper bon pour la santé ? Je ne vais pas jouer au docteur, car ce n'est pas dans mon domaine de compétence. D'ailleurs, tous les conseils que vous pouvez trouver dans un livre de vulgarisation doit être validé par un médecin avant que vous ne le mettiez en pratique.

Chaque personne ayant un terrain différent de celui de son voisin, on ne doit pas appliquer une solution qui fonctionne sur quelqu'un, sur soi-même. Ce n'est que du bon sens.

Je voulais juste profiter de ce petit passage pour rappeler que le vinaigre de cidre est un allié non négligeable pour notre santé. Celui-ci ne sert pas seulement à assaisonner la salade. Certaines personnes s'en servent pour apaiser l'inflammation due aux piqûres de moustiques, car son Ph est proche de celui de la peau.

Nos grands-mères l'utilisaient aussi afin de soulager des maux de gorge. Il peut aussi réduire la mauvaise haleine et faciliter la digestion.

Nos grands-mères parlaient du vinaigre de cidre en le comparant un peu à un élixir de jouvence. Bien sûr, il faut diluer le vinaigre, afin de limiter ses effets. La richesse de ce vinaigre si particulier n'est plus à démontrer. Il contient des minéraux tels que du potassium, du chlore, du calcium, du soufre, du fer et fluor. Il ne faut pas oublier non plus qu'il est riche en vitamines, en acides aminés et en oligoéléments. C'est un antibactérien qui est efficace grâce à son acidité.

Je ne veux pas m'étendre ici sur les merveilleuses qualités du vinaigre de cidre. Vous trouverez des ouvrages plus intéressants et plus justes, que tout ce que je pourrais vous dire sur le sujet. Une petite précision toutefois, le vinaigre de cidre ne contient pas d'alcool, mais de l'acide acétique.

Je reviens donc, à notre sujet principal, à savoir, la fabrication de vinaigre de cidre. En fait, je n'ai pas tant de choses à dire sur le sujet. Passons à l'histoire suivante. Ah non, me dit-on dans l'oreillette, des personnes veulent savoir. D'accord. Mon père avait un petit tonneau de chêne qu'il réservait à cet effet.

Le principe, du moins ce que j'en ai retenu, est assez simple. Il suffit de mettre dans un tonneau du cidre. Ensuite, il faut laisser ce liquide au contact de l'air.

Pour cela, il suffit d'enlever la bonde, ou, si vous préférez, le petit bouchon en liège qui se trouve sur le tonneau. Et, on laisse agir « Dame Nature ». Vous voyez, c'est simple.

Nous pouvons aussi aider le cidre à se transformer plus vite. Il faut pour cela rajouter une mère. Non-non, nous ne plongions pas notre mère dans le cidre. Ne vous inquiétez pas. Je fais allusion à une mère à cidre. Il s'agit, en fait, d'une sorte de blob. Non, je rigole, mais ça y ressemble un peu.

Notre père récupérait dans la vinaigrière de l'année précédente, une sorte de pâte visqueuse qui s'était formée au fil des mois. Si nous n'en avions plus, il suffisait de demander à un voisin.

Quasiment tout le monde, dans le village, fabriquait son propre vinaigre. Cette sorte de tête de méduse permet d'accélérer la transformation du cidre en vinaigre.

Dans les faits, une mère de vinaigre se forme au contact de l'air libre. Étant au contact de l'oxygène durant plusieurs mois, les bactéries mangent l'alcool et le transforment tout simplement en acide, en vin aigre.

La compression de ces deux mots, « Vin » et « Aigre » donne « Vinaigre ». Ainsi naît de cette transformation chimique, cette pellicule gélatineuse que l'on appelle : « Une Mère de vinaigre ». Cette dernière est une sorte de cellulose qu'ont tissée les bactéries.

On peut préciser aussi que la mère de vinaigre, prend la couleur du liquide dans lequel elle se forme. Ainsi, une mère de vinaigre de vin rouge, aura une teinte rougeâtre, alors qu'une mère de vinaigre de cidre aura une teinte de couleur crème, dirions-nous.

Le tonneau de vinaigre était stocké avec les tonneaux de vin dans la cave en terre battue. Notre mère, la nôtre, cette fois-ci, venait de temps à autre, remplir une petite bouteille qu'elle mettait dans sa cuisine. Nous avions ainsi le vinaigre de cidre, l'huile de noix familiale ainsi que le vin, ce gros rouge qui pique, d'origine familiale, là encore.

Nous pouvons rajouter à cela, les fruits du jardin fruitier et les légumes du potager. Nous vivions, un peu, en autonomie alimentaire. Par contre, il ne fallait pas hésiter à remonter les bras de chemise pour arriver à ce résultat.

La cabane au fond des bois.

Enfants, nous aimions nous rendre, avec mes deux frères et quelques copains, dans les bois. Nous aimions nous y promener, écouter le chant des oiseaux, découvrir les plantes. Notre père nous avait appris à reconnaître les arbres. Nous avions la chance et le plaisir de pouvoir nous promener dans une forêt peuplée majoritairement de feuillus. Il y avait aussi des sapins dans les parties qui avaient été replantées.

Nous étions chanceux, d'avoir des bois familiaux. Notre père y allait régulièrement couper du bois afin de pouvoir chauffer la maisonnette familiale. Nous avions déjà découvert un néflier, (un arbre porteur de fruits délicieux), pas très loin du bois familial. Nous aimions nous y promener.

Alors, pourquoi, n'y ferions-nous pas une cabane ? Nous avions déjà construit des cabanes en branchages, dans les fourrés, près de la maison. Du coup, nous nous sommes concertés entre frangins et avec deux jeunes voisins de notre âge. En effet, notre père avait quelques planches sous le cabanon où il coupait son bois. Avec, nous pourrions construire une cabane. Pourquoi ne pas demander à papa de nous donner ces quelques planches ? Aussitôt, dit, aussitôt fait. La question fut posée à notre père et, rapidement, nous sommes arrivés à obtenir le fameux sésame. Le fameux « OUI ». Notre père nous a fourni le matériel nécessaire. Nous lui avons donc emprunté quelques marteaux, ainsi qu'une scie égoïne. Il nous a aussi donné des clous, des cordages et un rouleau de ficelle.

Nous voici donc parti avec la petite bande de copains dans les bois que nous connaissons si bien. Nous en connaissons les dangers. Nous savions qu'il n'y avait pas de vipère près du lieu où nous voulions construire cette cabane. En tout cas, nous n'en avions jamais rencontré. Il y avait des ruisseaux plus loin. Les vipères aiment bien les

lieux où il est plus facile, pour elles, de se désaltérer. De plus, c'est aussi un lieu où elles peuvent trouver des petits rongeurs ou autres petites bêtes peuplant la forêt pour se nourrir.

Nous avons donc commencé à fabriquer la cabane. Nous nous sommes servis des planches que notre père nous avait données. Mais, rapidement, le matériel de construction vint à manquer.

Nous avions trouvé le terrain, dans le bois familial, bien entendu, plat pour que nous puissions y être installés confortablement. Nous avions sélectionné les arbres qui serviraient d'angles, pour déterminer les limites de la cabane. Nous avions aussi coupé, aux abords de l'emplacement choisi, quelques arbres, afin de construire l'architecture de celle-ci.

Le sol autour de cet endroit, avait été débarrassé des nombreuses fougères et bruyères qui l'encombraient. Nous avions donc créé une sorte de petite clairière. Nous faisions, comme les adultes, nous entretenions la forêt. En fin de compte, beaucoup de travaux avaient été déjà été fait, mais la cabane elle-même, n'avancait pas vite. Au bout de quelques jours de travaux, le drame arriva. Plus de planche.

Donc c'était foutu, la fabuleuse cabane de nos rêves, c'était râpé, c'était fini, le rêve s'arrêtait là. Même le temps était pourri. Ne voilà-t-il pas que l'orage arrive. Vite vite, nous récupérons le matos et nous rentrons vite nous mettre à l'abri. Si, au moins la cabane avait été finie, nous aurions pu nous mettre au chaud et la pluie ne nous aurait pas dérangée plus que ça.

Ne m'en voulez pas si je passe souvent dans mes histoires, du passé au présent. Je le fais, sans même (ou à peine) m'en rendre compte. Je suis tellement dans l'histoire que je la vis encore. Ouf, ça y est nous voilà arrivés chez nous. « Salut les potes, on se voit

demain pour décider comment on fait pour trouver des planches. Il faudra aller voir les anciens du village pour demander s'ils pourraient nous en donner quelques-unes ».

Bien au chaud chez moi, je regarde par la fenêtre. Le temps change rapidement. Le ciel devient de plus en plus noir. En fait, l'orage se déchaîne. Les éclairs illuminent le ciel. Un-deux-trois-quatre-cinq. Cinq secondes, l'orage s'approche de plus en plus. Tout à l'heure, on pouvait compter jusqu'à dix, entre l'éclair et le tonnerre. Tout à coup, sur la droite, nous vîmes un éclair frapper la terre. Ouh-la-la, celui-là, il n'est pas tombé loin.

En fait, c'est le lendemain matin que nous en avons appris un peu plus. Le centre équestre avait ramassé dur, comme on disait. La foudre était tombée sur le nouveau manège couvert. Vous imaginez bien que nous nous sommes rendus au manège pour voir s'ils avaient besoin d'un coup de main. En fait, l'assurance se chargerait de tout.

Quelques semaines plus tard, le manège était toujours dans le même état. Complètement effondré, un peu comme nous, qui n'avions plus de planche pour finir la cabane. Mais, en fait, le centre hippique avait un manège rempli de planches qui créait un danger potentiel pour les cavaliers, ou du moins leurs enfants qui pouvaient être attirés par les débris du manège.

Et si, nous arrivions comme sauveur, et en même temps, nous arrivions à récupérer quelques planches ? Nous sommes allés demander au directeur du centre équestre, pour savoir si nous pourrions récupérer quelques planches. Bien sûr, il fallut expliquer, pourquoi nous avions besoin de ces planches.

Dès que nous en avons expliqué la raison, nous avons réussi à avoir un : « Mais Oui, bien entendu vous pouvez récupérer quelques planches. Nous, en fait, ça nous arrange, nous aurons moins de frais de déblaiement. Vous pouvez aussi récupérer quelques tôles

ondulées, il en reste en bon état. Vous en aurez en plus l'utilité pour faire le toit de la cabane ».

Nous vivions un rêve éveillé. Le cauchemar tournait au rêve. C'est ainsi que nous avons pu finir de construire notre cabane. Une fois finie, elle serait encore plus belle que ce que nous aurions pu imaginer. Nous avons donc récupéré les tôles ondulées goudronnées qui étaient encore en relativement bon état, ainsi que de nombreuses planches. Et tout ça, avec l'approbation du propriétaire du centre hippique.

Cette cabane, construite sur les bois familiaux, a existé durant une bonne dizaine d'années. Peut-être plus encore. D'une surface d'environ cinq ou six mètres carrés, elle était dotée d'un plancher.

Il y avait une porte, ainsi qu'une fenêtre, et même des volets. Bien entendu, il n'y avait pas de serrure, donc pas de clef. Nous avions amené un siège arrière de quatre cent trois Peugeot, pour nous installer confortablement. Nous avions aussi fabriqué une petite table en planche, ainsi que deux petits tabourets. Et, oui, il nous fallait un minimum de confort tout de même.

Un de mes frères avait même récupéré un petit poêlon en fonte, un Godin me semble-t-il, afin de nous chauffer l'hiver venu. Ce poêlon fut rapidement dérobé par un promeneur indélicat. Nous fûmes vigoureusement grondés par mon père, lorsqu'il apprit que nous avions pris son petit poêlon à bois.

Notre père, nous aurait d'ailleurs interdit d'installer un petit fourneau à bois dans notre cabane. Cette dernière était située à environ cinq cents mètres à l'intérieur des bois.

Il n'y a jamais eu d'incendie, car, l'installation était relativement bien faite. Le poêle en fonte, installé sur un plancher, était relié à une cheminée. De plus, nous n'avions dû allumer le feu que deux ou trois fois dans cette cabane. Celle-ci servait même d'abri aux

chasseurs. Lorsque l'orage les surprenait, ils étaient ravis de trouver un endroit, sur place, où se réfugier.

J'y suis retourné, après bien des années, je parle de près de quarante ans plus tard, et je n'ai retrouvé que des souvenirs. La cabane s'était désintégrée. Il ne restait que quelques ressorts du siège de voiture et quelques restes de tôles ondulées. J'en ai profité pour récupérer les déchets et les ramener à la maison pour les recycler.

« La caisse à savon », appelée aussi « La carriole ».

Nous dévalions les routes pentues du village en carriole en bois, fabriquée par nos parents. Le surnom de ces drôles d'engins, était « La caisse à savon ». La base de la construction est un simple plateau de bois, fabriqué à l'aide de solides planches. Le tout renforcé de longerons. Notre père avait fixé des petites roues de poussette, celles des landaus étant trop grandes. Il y avait un volant, relié, vous vous en doutez bien, aux roues avant. Un siège était fixé sur le plateau et deux freins permettaient de ralentir le bolide.

Nous avions une sorte de levier fixé sur la carriole. À une extrémité du levier, il y avait une planchette. En tirant le levier, vers nous, nous amenions cette planchette, en appui sur les roues, engrangeant de ce fait un frottement, et, plus nous tirions sur le levier plus le ralentissement était efficace. Nous arrivions ainsi, à ralentir le bolide ou à le stopper.

Certains copains mettaient des roulements à billes et leurs carrioles crachaient des flammes en dévalant les pentes dans le village. Le freinage était fait avec les pieds et les chaussures craignaient au secours en fin de parcours.

Nous avions essayé au début avec des roulements à billes. Et ces derniers crachaient des flammes. C'était impressionnant. Notre père a dû les enlever pour mettre des roues de poussettes car les habitants du village se plaignaient du bruit qui leurs cassait les oreilles.

J'ai failli oublier de vous dire que nous nous servions de cette « Carriole », dans le village même où j'ai grandi. Il faut savoir, que le hameau est situé sur un terrain en pente, ce qui nous permettait de prendre de la vitesse, et de dévaler la rue centrale du hameau.

Vous devez comprendre aussi qu'il y avait très peu de voitures qui traversaient le village. La sécurité, des habitants, comme celle du pilote, était . . . , comment vous expliquer . . . , je n'ose dire, garantie, mais, il faut reconnaître qu'il n'y a jamais eu de morts. Des bobos, des bosses ou des égratignures, ah, ça, oui !!!

La mise à mort du cochon dans nos vertes campagnes durant les temps anciens.

(En fait la vérité et la légende s'entremêlent dans cette petite histoire).

Je vais vous conter l'histoire arrivée à un jeune citadin venu passer quelques jours à la campagne. Ce jour-là, le cochon était tué et les agriculteurs le mettaient en pièces afin que chaque participant puisse en garder un morceau.

Les intervenants pour la mise à mort du cochon, ne faisaient pas cela de gaîté de cœur. Ils devaient cependant nourrir leurs familles. De plus ils mettaient une pointe d'honneur à ce que le cochon ne souffre point, lors de la mise à mort.

Le cochon était assommé à l'aide d'un lourd morceau de bois et ensuite il était saigné.

Chacun participait dans la bonne humeur. Les boyaux du cochon avaient été récupérés et lavés soigneusement afin de servir à la fabrication du boudin, des saucisses et des saucissons.

Ces derniers seraient mis à sécher plusieurs mois avant dégustation dans la cave à vin de la ferme qui servirait de lieu de stockage. Il était important que la pièce reste fraîche. Certains seraient pendus dans la grande cheminée familiale pour faire des saucissons fumés. Les jambons aussi après une préparation particulière y étaient aussi pendus.

Le sang était récupéré et mis à cuire avant d'en faire du boudin. Je me souviens de cette grande chaudière qui était utilisée lors de cette préparation. Je ne connais pas la recette qui était utilisée durant mon enfance par les cuisiniers, mais je me souviens, avec délice et délectation, des effluves qui chatouillaient mon nez. Certains morceaux de ce beau cochon, seraient consommés rapidement le soir même autour d'une table improvisée où l'amitié sera invitée dans une ambiance festive.

D'autres morceaux cuiraient des heures durant dans une immense marmite et seraient consommés plus tard. Nul doute que les participants à cette petite fête se les partageraient équitablement.

Poitrine, pieds, tête, abats, graisse, le moindre morceau de cochon était conservé. Rien n'était jeté. Les congélateurs et les saloirs se remplissaient et permettraient de nourrir les familles durant les mois suivants.

Il était une fois il arriva que, lors de l'une de ces petites fêtes, un peu avant le commencement du sacrifice du cochon, un jeune gars de la ville qui était venu participer à la fête du village, fut envoyé à la ferme voisine où avait été tué et préparé le dernier cochon.

« Nous avons besoin de la mesure du boudin, nous l'avons oublié dans la dernière ferme où nous avons tué le cochon pour la dernière fois. Serais-tu assez sympa pour aller la chercher ? » Lui demanda le responsable du sacrifice du cochon.

« Bien entendu, si cela peut être utile », répondit le jeune gars. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le voici donc parti chercher la fameuse mesure. Nul besoin de prévenir le paysan qui reçut le brave volontaire. « La mesure du boudin doit être à la cave où nous avons tué le cochon. Viens avec moi », lui dit-il. Ils descendirent à la cave et cherchèrent durant quelques minutes cette fameuse mesure. Ne la trouvant pas, le jeune homme dut accepter de goûter le vin tiré du tonneau. Il n'osa pas vexer le cultivateur et bu un coup du vin familial.

Il partit ensuite à la ferme voisine où la mesure du boudin devait être. L'histoire se répétât et le jeune citadin revint à la ferme où était sacrifié le cochon (dans un état que je vous laisse imaginer) sans bien sûr, avoir trouvé la mesure du boudin, ni avoir pu participer à la fabrication du fameux boudin.

Le souvenir de cette journée, hante cependant encore ses esprits.

La machine à détecter les mensonges.

(Conte)

Il y a bien longtemps de cela, un vol eu lieu dans un petit village de notre beau pays. Le maire du village, alors chargé de la sécurité des habitants, réunit ces derniers dans l'espoir de retrouver le coupable.

La route, desservant le village qui était situé sur une colline, était coupée et aucun étranger au village ne pouvait être présent.

Le maire prit la parole et demanda au coupable de se dénoncer expliquant que rien ne serait retenu contre lui, s'il se dénonçait. Malheureusement, le coupable ne se dénonça point.

Le sage du village prit le maire à part et lui expliqua qu'il avait la solution pour que le coupable soit retrouvé.

Le maire sourit, et, en rigolant, demanda au sage comment il contait s'y prendre.

« Je vais construire une machine à détecter les mensonges et nous trouverons vite le coupable, ne vous inquiétez pas », lui répondit le sage.

Le maire sourit encore et expliqua qu'une telle machine n'existant pas.

« Réunissez demain matin l'ensemble des habitants du village et dites leurs qu'ils seront soumis, les uns après les autres à la machine à détecter les mensonges », lui dit encore le sage qui se mit aussitôt à l'œuvre et commença la conception du détecteur de mensonges.

Le maire, quant à lui, averti les habitants et leur expliqua que tous seraient soumis au détecteur de mensonges dès le lendemain. Un immense éclat de rire résonna dans la montagne voisine, répercuté par l'écho.

Quelle ne fut la surprise du maire et des habitants du village le lendemain, lorsqu'ils virent la machine que le sage avait construite dans la nuit.

Celui-ci prit la parole et dit : « J'ai amené avec moi mon coq. Ce coq est doté du pouvoir de détecter les menteurs ».

Les gens s'esclaffèrent de nouveau et la montagne s'en souvient encore, tel l'écho avait répandu leurs rires au-delà des frontières du petit village de montagnes.

Le sage reprit la parole et dit :

« Le coq n'a même pas besoin de vous voir pour reconnaître le voleur. Je vais mettre le coq dans la partie haute du détecteur de mensonges et vous allez passer les mains dans les deux trous fixés dans la partie inférieure de la boîte.

Vous frotterez vos mains sur la planche située sous les pattes du coq et ce dernier détectera la personne ayant menti en analysant les vibrations. Il chantera alors, et nous révélera que le menteur est détecté.

Ainsi, nous trouverons le voleur. Je vais vous poser la question, qui consiste à savoir, si vous êtes le voleur et vous me répondrez.

Chacun d'entre vous aura les yeux bandés pour vous retrouver dans les mêmes conditions que le coq qui est enfermé, et donc, ne vous voit pas ».

Tous les habitants durent se prêter au jeu, en riant cependant bien fort. Pas un d'entre eux ne pensa que le coq réussirait à détecter le menteur, et donc le voleur.

Le sage guida, les uns après les autres les villageois et les aida à passer les mains dans les trous de la boîte. Les gens avaient l'impression de jouer à un immense « Colin-maillard » avec leur bandeau sur les yeux.

À la fin, lorsque tous les villageois furent passés, le sage les réunit et leur demanda de lever les mains bien haut, paumes tournées vers lui.

Le sage s'approcha d'un homme dans la foule et le prenant par la manche lui dit : « Maintenant tu peux avouer devant tout le village que c'est bien toi qui es le voleur ».

Le voleur, car il s'agissait bien de lui, tomba sur ses genoux en demandant pardon.

Le maire du village se tourna vers le sage et demanda :

« Mais, comment avez-vous trouvé le voleur ? ». Il faut souligner que le coq, n'avait pas chanté.

Le sage expliqua aux villageois et au maire la situation. « J'ai enduit le dessous de la planche, elle-même située dans la boîte et sur laquelle le coq reposait, de cendres de charbon de bois.

Chaque personne a dû frotter ses mains sur cette planche afin que le coq, en détectant les vibrations, désigne le voleur.

Toutes les personnes innocentes ont bien frotté cette planche. Le voleur, quant à lui, a fait semblant de frotter la planche afin de ne pas émettre les vibrations qui auraient pu le trahir.

Maintenant regardez les mains des habitants du village. Tous ont les mains noires. Seule une personne a les mains blanches, c'est donc le menteur, et, par conséquent, le voleur ».

La soupe aux cailloux.

Conte)

Connaissez-vous cette histoire ? Un beau jour, un voyageur arriva dans un village et il n'avait plus son bagage avec lui. En effet, peu de temps auparavant, il était tombé dans un traquenard et il s'était fait agresser.

Ses vêtements, étaient tout déchirés et il était sale, car il avait été traîné dans la boue qui était sur le chemin. Comme il n'avait plus d'argent, il dut se résoudre à demander l'aumône aux villageois. Ces derniers le regardaient, méfiants.

« Qui est cet inconnu qui arrive vers nous ? Que nous veut-il ? » Ces gens avaient peur.

L'étranger avait beau frapper aux portes, aucune d'entre elles ne s'ouvrait. Enfin, une villageoise plus courageuse que les autres, accepta d'entrouvrir sa porte à l'inconnu.

« Que veux-tu ? Demanda-t-elle. »

« Je cherche juste de quoi subvenir à mes besoins vitaux, répondit l'homme. Je voudrais juste un peu d'eau et de pain. Ou bien, un bol de soupe. »

« Je n'ai rien à t'offrir, si ce n'est un verre d'eau pour te désاثérer. Je peux aussi te prêter une marmite que tu pourras remplir à la fontaine située sur la place du village. »

« Mille mercis », répondit l'homme. Et il repartit.

Sur la place du village, il y avait en effet, un endroit où les villageois se réunissaient pour partager un repas communautaire. Il y avait un foyer fait avec des pierres ainsi qu'une réserve de bois mort, à proximité.

Notre inconnu alluma donc un feu. Il mit sa marmite remplie d'eau sur le feu. Les villageois, ayant entrouvert leurs volets qui jusque-là étaient restés clos, regardaient notre homme faire chauffer de l'eau.

Ils le regardèrent, ramasser quelques cailloux sur le bord du chemin.

Notre brave homme analysa avec soin les pierres qu'il avait prises. Il les sentait, les humait, en fait, il les triait. Il lui fallut un peu de temps pour trouver les pierres qu'il désirait. Il y avait plus de cailloux qui avaient été rejetés que de cailloux retenus par notre homme.

Notre inconnu, qui tout doucement, n'en devenait plus un, déposa, délicatement, les cailloux au fond de la marmite. Sous cette dernière, le feu ronronnait et l'eau commençait à prendre vie dans le récipient.

Quelle ne fut la surprise des villageois curieux de constater, en regardant notre brave homme humer avec délices les effluves qui s'échappaient de la marmite, que celui-ci avait l'air réjouit.

Le forgeron du village, un homme musclé qui n'avait peur de rien, disait-on, s'approchât de lui et lui demanda ce qu'il avait mis dans sa marmite pour que l'odeur le réjouisse autant.

Ce ne sont que quelques pierres, mais je vais me régaler. Bien sûr, avec une pomme de terre en plus, ce serait meilleur. Le forgeron répondit alors : « Il doit m'en rester quelques-unes ». Aussitôt dit, il partit.

Notre pauvre hère, était content et il ne cessait de humer le délicieux parfum qui s'échappaient de la marmite où, seules, quelques pierres mijotaient.

La boulangère du coin, lui rendit visite et posât, elle aussi, la question que chaque villageois rêvait de poser à ce brave homme.

« Qu'y a-t-il dans cette marmite qui puisse te contenter autant ? »

Ayant eu sa réponse, cette gentille dame repartie dans sa maison.

D'autres villageois, osèrent, à leur tour s'approcher du cuisinier qui était l'hôte de ce village. Chacun y alla de sa question et tous repartirent.

Rapidement, nous vîmes le forgeron revenir avec quelques pommes de terre. La boulangère, quant à elle, toute confiante apporta quelques carottes. D'autres villageois se prêtèrent au jeu en apportant, pour l'un, quelques feuilles de laurier, pour d'autres une branche de fenouil, d'autre encore du sel et quelques épices. Un doux parfum se dégageait de cette grande marmite.

Le cuisinier, qui mendiait en arrivant dans ce village, avait réussi à gagner la confiance des habitants de ce petit village. Ils dégustèrent un délicieux repas.

« Je vous avoue que jamais, de ma vie, je n'ai mangé une aussi bonne soupe aux cailloux » dit notre cuisinier à ses hôtes ».

En agissant ainsi, il remerciait les villageois pour chaque petite offrande qu'il avait reçue.

Nous pourrions trouver une morale à cette histoire, à ce conte, devrais-je dire. La méfiance, la peur des autres, est souvent due à notre ignorance. Nous nous méfions souvent, quelques fois avec raison, je vous l'accorde, de l'inconnu.

Ce n'est pas nécessairement une personne d'ailleurs. Une situation, ou un événement nous surprend et nous voilà sur la défensive. En découvrant différemment la personne, le problème, nous nous apercevons que nos points communs sont souvent plus importants que nos différences. La peur n'a alors plus de raison d'être.

Cela ne veut pas dire qu'il nous faut donner notre confiance sans réserve. Toutefois, n'ayons plus peur de l'inconnu et soyons ouvert aux autres. Bien entendu, il faut rester vigilant, car le loup peut venir dans la bergerie déguisée en agneau.

Mais, un auteur d'un immense talent a déjà parlé de ce sujet.

La kermesse.

Comme partout, dans chaque village, il y avait des kermesses. Pour les plus jeunes d'entre vous, cela ressemble à une mini fête foraine, mais, avec des attractions tenues par des personnes du village.

Il y avait la pêche miraculeuse. Il s'agissait d'un jeu avec une canne à pêche, ça vous l'auriez compris tout seul. Le but est d'attraper des petits paquets surprise, des minis objets contenant par exemple une voiture miniature, pour vous donner une idée de la taille des objets. Il pouvait y avoir des gommes, des stylos-billes, des petits paquets de bonbons, style « Car en sac ».

En fait les volontaires passaient quelques jours avant la kermesse, chez les commerçants du village et chacun participait en donnant des babioles. Tous ces petits paquets étaient regroupés dans un parc pour enfants, recyclé pour l'occasion. Les petits paquets étaient entourés par une ficelle et nous laissions une boucle dépasser. Les surprises étaient enfouies dans de la sciure et seule la boucle de ficelle dépassait. C'est avec une petite canne à pêche que nous tentions de récupérer les paquets. À la place de l'hameçon, il y avait une sorte de crochet et nous tentions de passer ce crochet dans la boucle de ficelle. Amusement et surprise garantis.

Il y avait aussi un stand qui attirait les enfants. C'était les jeux des boîtes. « Le fameux chamboulou ». Avec une grosse balle de tissu bien serré, il fallait, dégommer, faire tomber, dégager, faire chuter, (les termes ne manquent pas), les boites de conserves vides. Ces dernières étaient empilées les unes sur les autres en forme pyramidale. Le but du jeu était de réussir à toutes les faire tomber. Nous avions droit à trois tirs pour réussir le challenge.

Un autre jeu d'adresse que j'aimais bien, ne pouvait être créé, que si les villageois aimait boire le canon, comme on dit.

En effet, un des principaux accessoires, était, je vous le donne, en mille, les célèbres bouteilles de vin étoilées. Ces dernières, bien que pourtant consignées, étaient l'objet, d'une, comment, dire ? D'une chasse à mort. Eh bien oui, on peut dire ça. Il fallait que nos nombreux chasseurs se concentrent et arrivent, armés de leurs armes destructrices, à briser les bouteilles et réussissent à les transformer en cadavres. D'ordinaire, dans nos campagnes, il suffisait de vider une (ou des) bouteille (s), pour que les buveurs parlent ensuite de cadavres. Cette fois-ci, leurs méfaits, allaient encore plus loin. La destruction serait totale.

Les bouteilles, donc, étaient gardées par nos buveurs du dimanche, (voir plus si affinités) et apportées à la kermesse du village pour être l'objet d'une des attractions de la fête. En fait, disais-je, c'est dans deux attractions que nos héroïnes du jour étaient les principales vedettes.

Nous parlions de la première attraction. Le but est de casser les bouteilles avec une boule de pétanque. Les bouteilles de vin, vides heureusement, sont posées sur une poutre qui est distante d'environ trois ou quatre mètres.

Les participants au carnage, ont droit à cinq lancers par partie. Il faut casser le plus de bouteilles possible pour gagner. Les lots, étaient souvent des tickets pour la buvette de la kermesse. Je vous ai parlé d'une deuxième attraction. Les boules de pétanque étaient remplacées par des anneaux. Il fallait réussir à enfiler les anneaux sur le goulot des bouteilles de vin. Il fallait être adroit pour réussir et la bonne humeur était de mise.

Même les enfants aimait jouer à ce jeu destructeur. Vous comprendrez, aisément que ce stand ouvrait avant le stand de destruction des bouteilles. Il est évidemment, plus

difficile d'arriver à mettre un anneau autour d'un goulot de bouteille de vin, si la bouteille est brisée en mille morceaux.

Une autre précision utile, pour la bonne compréhension de la vie d'une kermesse à notre époque. La buvette n'était pas ouverte toute la durée de la kermesse. Bien sûr, c'était souvent les mêmes bénévoles qui tenaient les stands. Ils ne pouvaient donc, être en deux endroits en même temps.

Mais une autre raison, tout autant logique, avait toute sa place. Si, les hommes du village, passaient à la buvette du coin en début de kermesse, comment voulez-vous, qu'ensuite, ils visent juste ? Ils ne buvaient, en général pas de boisson gazeuse, bien que . . . , certains mousseux, pour ne pas dire tous, ont des bulles.

Vous aurez bien compris que la limonade, n'était pas pour eux. Par contre, la bière ou même un p'tit coup de « Blanc de Blanc », pourquoi pas ? Non, ce n'était pas non plus de l'eau ferrugineuse. Le stand de boissons réservées aux adultes vendait plutôt, les p'tits canons de rouge ainsi que les p'tits blancs ou les blancs limés pour les plus jeunes d'entre eux.

Comment voulez-vous, vous concentrer et ensuite réussir à tirer des bouteilles de vin, pour les briser. On s'attache à ses amies d'un soir.

J'ai oublié de vous dire. Une chose abominable avait eu lieu, avant le début de la kermesse, ou pendant le tout début, tout au moins. Ne v'là ti pas que nos amis, vous savez, les deux seuls qui (en dehors des vedettes de l'époque), ont droit de voir leurs noms cités dans cet ouvrage.

Et, bien ces deux lascars, vous aurez reconnu nos amies « Modération » et « Parcimonie », se sont retrouvés dans le même état que notre autre ami, enfin celui des enfants.

Vous aurez reconnu le barde dans les histoires d'Astérix et Obélix. Et oui, ils étaient tous les deux liés de la tête aux pieds. Attachés, solidement, et il ne pouvait susurrer à l'oreille de nos chers adultes : « Pas plus d'un verre avant de conduire ». Heureusement, à cette époque, les voitures étaient très peu nombreuses.

Les villageois venaient à pied à la kermesse. Celles ou ceux d'entre eux qui avaient bu, un peu plus que de coutume, étaient raccompagnés chez eux par leurs amis. Les plus âgés, les adultes, avaient aussi droit à des boissons rafraîchissantes. Blanc limé et bières. En pression ou en bouteilles, il y en avait pour tous les goûts.

Blonde ou Brune, ou même Rousse. Le Bitter San Pellegrino était aussi à la mode (non alcoolisé) et concurrençait la Sangria. Je ne me souviens pas avoir entendu parler des bières blanches. Pour ces messieurs, comme pour ces dames, il y avait aussi la possibilité de boire un café ou une tisane. Il y avait dans cette buvette, une place spéciale, réservée aux mamans et à leurs chers bambins. Une buvette où on trouvait : Limonade, Slim citron ou orange, Coca Cola ou Orangina, pour les plus jeunes. La musique de la fanfare ou un accordéoniste pouvait aussi distraire les promeneurs.

Le Bal du samedi soir, était très fréquenté et la vie du village était bien active grâce à tous ces bénévoles qui mouillaient la chemise pour rendre leurs contemporains heureux. Les femmes avaient, elles aussi, un rôle important au sein de la kermesse du village.

Les dames du patronage, étaient bien souvent présentes. Un stand de gâteaux, fait par les mamans, (les gâteaux, pas le stand), permettaient de régaler les petits gourmands. Les stands, quant à eux, avaient été remontés par le personnel de la commune, quelques jours avant la kermesse.

Il y avait une autre attraction qui remportait tous les suffrages. Il fallait trouver le poids du cochon qui était à gagner. D'autres années, le lot était un superbe jambon fumé. Ou

encore, il s'agissait de trouver le poids d'un panier garni qui était suspendu en haut d'un poteau électrique.

Difficile en effet de déterminer le poids de cet objet exposé en hauteur. Il n'y aurait qu'un seul gagnant. Il fallait trouver le poids juste évidemment.

La personne qui s'était approchée le plus du poids du lot mis en gage cette année-là, repartait avec le lot. Il y a eu différents lots, proposés aux participants à cette superbe loterie. En passant par des cochons de lait, ou même adultes, des canards, des poules et des lapins. Sans oublier, le panier gourmand dont je vous parlais, ou encore le jambon fumé ou salé.

Une autre loterie avait encore lieu. C'est avec une grande roue que les lots, récoltés chez les commerçants du village, étaient mis en jeux. Ils seraient gagnés par les uns ou les autres acheteurs de ces jolis tickets roses. Ceux-ci, avaient de jolis numéros marqués dessus. Sur le talon, comme sur un carnet de chèques, étaient notés les mêmes numéros.

Le maître de cérémonie, qui était souvent le maire du village, avait l'honneur de tourner cette grande roue et, les uns après les autres, les lots mis en jeux étaient gagnés et faisaient le bonheur des petits et des grands.

Les villageois repartaient heureux de cette kermesse où ils avaient pu rencontrer leurs amis et où ils avaient pu passer un bon moment.

La fête foraine – Les manèges.

Tous les enfants, (en tout cas, moi-même ainsi que tous mes copains), aimaient aller à la fête foraine. Une immense cour de récréation voyait le jour dans les petits villages comme dans les grandes villes. La Vogue s'installait. Les « Barbes à papa. », les « Pommes d'Amour », comme les berlingots de toutes les couleurs étaient présentés à l'entrée.

Quel enfant, pouvait résister à l'attrait de ces gourmandises exposées à leur vue ? Bien souvent, c'était le premier endroit où les parents s'arrêtaient pour gâter leurs enfants.

Je ne me souviens pas du stand des « Choux rose », comme nous aurions pu le dire à l'époque. Vous savez, les « Churros » ces célèbres gourmandises, vendues lors des vagues. Mes parents, évitaient peut-être ce stand, car leurs modestes moyens, ne permettaient pas d'acheter tout ce pouvait attirer notre regard. La convoitise de nos yeux était bien présente et les commerçants savaient jouer avec.

Nous ne savions, plus dans quelles directions tourner nos regards. Tant de lumières clignotantes, attiraient ces derniers. Pour ma part, je me dirigeais vers les autos tamponneuses. Ces ancêtres ou ces précurseurs de nos voitures électriques actuelles. En effet, des bolides de couleur rouge, bleu ou jaune, nous attendaient.

J'aimais, avant de faire un tour de manège, comme on disait alors, prendre quelques minutes avant de faire mon choix. Le bolide le plus fougueux de la collection serait bien sûr la cible de tous les enfants. Ils allaient se battre pour pouvoir le conduire. En effet, une bousculade entre rivaux ne manquait pas d'avoir lieu, dès que les voitures s'arrêtaient. Les plus hardis d'entre nous se ruaien vers l'objet de leurs désirs dès que la baisse du rythme des voitures devenait visible.

Dès que le maître du manège coupait le courant, les voitures s'immobilisaient. L'arrêt cependant, n'était pas instantané et une certaine inertie continuait à le faire vivre. Le dernier souffle de vie arrivé à sa fin, les pilotes chevronnés quittaient leurs montures, comme des chevaliers partant conquérir de nouvelles contrées.

D'autres pilotes en herbe, se ruaient, comme je vous le narrais précédemment, vers les montures fringantes qui voulaient continuer de vivre leurs fougueuses vies. Bien sûr, ce n'était pas des chevaux fougueux comme mes mots, pourraient le laisser imaginer, dont il s'agit. Cependant, dans l'esprit des enfants que nous étions, l'esprit était le même. Au tout début, il fallait conquérir la plus belle monture (la plus nerveuse des autos tamponneuses).

Ensuite, avec hardiesse, il fallait désarçonner les autres cavaliers qui osaient se trouver sur notre chemin. Je ne vous ai pas décris les voitures, oserions-nous dire, que nous convoitions, avec nos yeux d'enfants. Environ d'un mètre cinquante de long et quatre-vingts centimètres de large.

De forme arrondie, un peu comme la voiture de « Oui-Oui ». Mais, plus robuste et entourée d'une protection résistant aux assauts des adversaires. Une petite « Guéguerre », avait en effet lieu, à chaque partie. Il y avait deux places dans ces bolides. J'ai failli écrire, nos fabuleux destriers. Des destriers à deux places, je n'en connais pas.

Le rêve de chacun d'entre nous, était de piloter et d'être seul maître à bord. Nous voulions faire comme papa (maman ne conduisait pas). Bien sûr, ce doux rêve, pour beaucoup d'entre nous, n'était pas réalisable. Le petit frère, devenait le passager désigné d'office. Et, sa présence était obligatoire.

Tu refuses de prendre ton petit frère avec toi ? Pas de problème pour moi, disait mon père. Nous rentrons à la maison. Il y a des cailloux à ramasser dans le jardin. Nous ne nous embêterons pas.

Bon gré, mal gré, nous nous installions dans notre bolide et le plus grand d'entre nous prenait le volant. Il nous fallait, d'abord nous pencher à l'intérieur de la voiture pour chercher les pédales qui nous serviraient à faire avancer le bolide.

Un instant d'affolement, du moins, pour notre maman qui nous avait vu disparaître de sa vue. Plus aucune tête ne dépassait, et notre mère se demandait, si elle ne fixait pas une voiture vide et regardait, affolée, les autres véhicules. Ces derniers, étaient tous bien accrochés au plafond, et, ne pouvaient donc pas se sauver.

J'avais oublié de préciser qu'une tringle, dirions-nous, était attaché à la voiture. Un peu, à la manière d'un étendard, représentant la famille des chevaliers moderne qui chevauchaient fièrement vers de plus vertes contrées. Le courant électrique passait au travers de cette tringle et alimentait le moteur de ces voitures.

Pour revenir, au comportement de mes copains du village, et pendant que ces derniers se battaient pour choisir la meilleure voiture, je choisissais, une de celles qui attiraient le moins de convoitise. La différence de toute façon n'était pas si flagrante que ça. Je préférais conduire, même une modeste voiture, plutôt que prendre le risque de rester au bord de la route (comprenez le prochain tour de manège), et devoir attendre qu'une voiture soit libre. La voiture la plus convoitée, ne pouvait avoir qu'un seul pilote ainsi qu'un seul passager.

Nous nous étions aperçu qu'il n'y avait que deux pédales, dans notre fougueuse voiture. Dans celle de mon père, il y en avait trois. Du coup, j'avais l'impression d'avoir été roulé dans la farine, et d'avoir une voiture au rabais. Un énorme volant trônait au milieu du véhicule. Mes petites mains, arrivaient avec peine à le saisir et il me fallait, maintenant comprendre pourquoi, la voiture n'avançait pas.

Je me demandais, si je n'avais pas choisi l'âne de service, « le Bourrin », comme nous disions alors. Nous avions beau appuyer de toutes nos forces sur les pédales, que les plus petits d'entre nous arrivaient avec peine à enfoncez jusqu'au bout, la voiture n'avancait pas. Tout d'un coup, nous apercevions les bolides bouger les uns après les autres.

À mon tour, j'appuyais sur les pédales, et il me fallait du temps pour comprendre, (du moins la première fois) qu'elle pédale permettait d'accélérer et quelle autre de freiner. Cependant, ma première intuition d'avoir pris l'âne de service à la place du fier destrier, me fut confirmée rapidement. Alors que je voyais les premiers conquérants des vastes plaines, chevaucher vaillamment leurs fières montures, mon baudet récalcitrant, avait choisi de partir vigoureusement en marche arrière.

Tout d'un coup, je ressentis un violent choc sur mon côté et je volais dans le sens opposé au choc. Les éclats de rire des enfants autour de moi, me perturbaient plus qu'ils ne m'aidaient. Nous étions là pour nous amuser, mais, si eux s'amusaient, de mon côté, j'avais plus de la rage, que du plaisir.

Les « Screugneunieus », pensais-je, ils me prennent en traître. Enfin, après avoir tourné mon volant dans tous les sens, je me suis aperçu que ma voiture avançait très doucement, bien timidement même. Je voyais les autres bolides se tamponner vigoureusement.

Enfin, je commençais à maîtriser ma monture et je me précipitais sur ma première victime. Moi aussi, je voulais être de la partie. Et, même si j'avais vécu ce premier examen de passage chez les grands, comme une épreuve, je voulais continuer le jeu. J'ai réussi à secouer, en les tamponnant, quelques bolides. J'ai pu ainsi surprendre, à mon tour, quelques copains qui m'avaient gagné des billes, dans la cour de l'école.

Ma vengeance était enfin à portée de mains. Cependant, la partie ne tarda pas à s'arrêter, et je dus me résoudre. Je ne serais pas le futur champion de formule 1. D'autres pilotes chevronnés avaient envie de commencer une carrière qui les amèneraient vers la gloire.

Après tout, le grand Fangio, comme Alain Prost, Didier Pironi, Sébastien Ogier ou Sébastien Loeb, Jean Sunny, ont commencés leurs carrières comme ça. Je ne voudrais pas oublier l'illustre Michèle Mouton. Et oui, les filles n'ont rien à envier aux hommes.

Comment ne pas nommer Henry Pescarolo. Je n'ose imaginer le comportement des célèbres cascadeurs, Henry Julienne et Jean Sunny. J'ai eu le privilège de rencontrer des années plus tard l'un d'entre eux. (Cette rencontre vous sera, bien sûr, contée dans une autre histoire).

Eh oui, chaque enfant, se ressent, comme un chevalier des temps modernes au bord de son bolide. Pilote ou chevalier, même combat. Le cheval est remplacé par la voiture auto tamponneuse. Bien que, pour ma part, c'est un petit âne que le destin m'avait fait rencontrer. Mais, même Don Quichotte avait comme compagnon d'aventure, son fidèle Sancho Panza.

D'autres souvenirs reviennent toquer à ma mémoire et me demandent de ne pas oublier de les conter. Comment omettre de vous raconter notre plaisir lorsque nous apprenions que les forains allaient s'installer dans notre petit village. Même les visages renfrognés se transformaient et les bouches tombantes se paraient d'un large sourire. Des étoiles brillaient de mille feux dans les yeux.

Il y avait la grande vogue qui s'installait en ville et la fête foraine qui s'installait dans les petits villages. Seul le nombre de forains, donc des attractions changeaient.

Lors d'une de ces fêtes de villages, nous, les enfants, pouvions être plus proches des professionnels gérant les attractions.

Un des forains, avait eu, oh, quelle bonne idée que celle-ci, la bonne idée et la gentillesse, (pensions-nous à cette époque), de donner à notre instituteur, des bons de réductions. En fait, il s'agissait d'une offre publicitaire. Un ticket gratuit, pour un acheté. Avec quelques copains, nous allions proposer nos services aux forains qui s'occupaient de l'attraction du stand Karting.

Nous voulions les aider à monter leur attraction. C'est ainsi, que nous avions l'impression de faire une B.A., comme on disait à l'époque. En fait, notre B.A. (pour bonne action) était emprunté d'esprit de manipulation. Nous désirions grappiller, un tour ou deux gratuits dans l'attraction vedette. Nous aidions en apportant les bottes de paille, qui entoureraient le circuit ou quelques planches pour la construction des barricades. Sauf, si ma mémoire me fait défaut, un agriculteur du coin apportait quelques bottes de pailles pour les forains. Quels beaux souvenirs.

La drôle de marionnette foraine.

Le mime « GuGusse ».

Comment ne pas vous parler de ce personnage qui m'a marqué, et que nous voyions chaque année, lors de la grande fête foraine qui avait lieu, au bord du Lac d'Annecy. Celle-ci s'installait, près de la préfecture, au bord du Lac, pour celles et ceux qui connaissent, et que nous appelions : la vogue.

Il y avait un stand de loterie, avec une grande roue. Des lots, attirant la convoitise des petits comme des plus grands y étaient présentés. Mais, ce qui attirait les passants et les inciter à s'arrêter, était la présence d'une curieuse marionnette. Je suis certain que beaucoup d'entre vous, qui êtes de ma génération ou bien même des générations précédentes, vont reconnaître le personnage dont je vais vous parler maintenant.

Une petite marionnette, qui avait une grosse tête par rapport à son petit corps, attirait les regards. La foraine qui tenait le stand en profitait pour attirer l'attention des enfants sur la qualité et surtout la beauté des lots mis en jeux. Dix tickets pour le prix de cinq, profitez de la promotion unique de la journée. Nos parents, qui avaient envie d'en savoir plus, sur cette drôle de marionnette, tendaient machinalement quelques pièces à la dame.

Cette dame avait toujours des habits chatoyants qui attiraient les regards. Cette drôle de marionnette, intriguait nos parents. Le corps paraissait disproportionné en rapport à la tête. Cette tête est tellement bien faite que l'on croirait voir un vrai visage. Quel talent, a cet artiste qui a réalisé une telle sculpture, semblaient-ils penser. Les yeux de la marionnette étaient fermés. Les passants se transformaient en spectateurs. Le fait que plusieurs personnes regardent en l'air, en direction de cette petite marionnette, intriguait les promeneurs qui faisaient halte devant le petit stand. Bien sûr, à leurs tours, ils prenaient quelques tickets de loterie savamment présentés par la propriétaire du stand.

Tout à coup, un mouvement de foule, (celle installée, comme au spectacle, devant l'attraction) attirait l'attention des enfants. Les yeux de la marionnette venaient de s'ouvrir et les yeux roulaient de gauche à droite.

Alors que l'attention des passants étaient à son comble, une chanson de Bourvil ou de Fernandel résonnait dans les hauts parleurs du stand. La marionnette, s'animait de plus en plus et se mettait à chanter. Les bras de la marionnette se mouvaient au rythme de la chanson. En fait, la marionnette, n'en était pas une. Il s'agissait du propriétaire du stand qui était un homme extraordinaire. Un mime hors pair. Une attraction à lui tout seul. Clown, chanteur, mime, amuseur public. Il aurait fallu inventer un qualificatif pour décrire en un mot ce petit monsieur.

En fait, je suis sûr que cet homme, n'était pas un petit homme, c'était même un grand monsieur. Un géant même. Quel courage. Quelle persévérance. Quel formidable « Monsieur ». Je me souviens de cet homme, d'un âge avancé, qui mettait tant de bonheur dans les yeux des enfants, comme de leurs parents. Son visage jovial, souriant, nous regardait avec une infime gentillesse. Ce Grand monsieur, qui se donnait l'apparence d'un si petit homme, était juste un mime extraordinaire. Je n'ai jamais su, si ses joues rouges étaient dues au maquillage ou au froid. Peut-être un peu des deux. Toujours est-il que, par tous les temps, ce monsieur apportait un peu de joie à ses semblables. J'en ai retenu une grande leçon de vie. Il ne faut jamais se fier aux apparences.

Les jeux dans la neige. La luge et le Bob. Les Igloos.

L'hiver venu, la neige était abondante et nous roulions d'énormes boules de neige que nous faisions dévaler du haut de la colline. Arrivées en bas, nous fabriquions des bonshommes de neige ou des igloos. Pour concevoir ces derniers, nous taillions des blocs, dans ces grosses boules de neige. Ces dernières étaient bien tassées. Nous découptions ensuite des sortes de parallélépipèdes rectangles.

Nous avions tout d'abord dessiné au sol, un grand cercle de deux mètres environ de diamètre. Ensuite, nous entassions, en les alternant, ces blocs de neige en suivant la trace circulaire. Nous élevions les murs en rapprochant les blocs, vers le centre. Tout doucement, l'igloo, prenait forme. Nous laissions un endroit où nous ne mettions pas de blocs pour former une fenêtre. Nous appelions des fois notre père à l'aide pour finir d'installer les derniers blocs, si nous n'y arrivions pas. Il fallait bien sûr laisser un emplacement pour la porte.

Lorsque l'igloo était fini, nous rentrions à l'intérieur, tout content, avec le sentiment du devoir accompli. Il y faisait un peu plus chaud qu'à l'extérieur, et nous ne sentions plus les bourrasques. Bien sûr, avant d'enlever la neige, nous adorions faire de la luge. Nous en avions deux, une grande de fabrication industrielle avec des patins en acier et une autre, plus petite en bois, fabriqué par notre père.

Sur cette dernière, il nous fallait régulièrement frotter les patins avec de la toile émeri pour enlever toutes les marques de blessures du bois. Il fallait que le bois soit le plus lisse possible pour que nous puissions glisser jusqu'en bas de la pente. Il était aussi plus facile de remonter la luge en la tirant. Les plus grands d'entre nous portaient tout simplement la luge pour la remonter.

Notre père nous avait construit un grand bob en bois où nous pouvions monter à trois ou quatre enfants. Il y avait des patins mobiles à l'avant du bob et notre père avait fixé un volant pour faciliter la manœuvre. Il y avait aussi un système de freinage avec des morceaux de bois que nous ramenions vers le sol avec un levier. Il fallait faire beaucoup d'efforts pour monter le bob en haut de la pente. Ce dernier était très lourd et nos parents nous yaidaient.

La chasse ou la pêche aux écrevisses.

L'épreuve de l'eau.

Nous avions une activité annuelle que nous apprécions particulièrement. Vous l'aurez deviné en lisant le titre de cette petite histoire. Bien entendu, il s'agissait de la chasse aux écrevisses. Doit-on parler de chasse, ou de pêche ? Je vous avoue que je n'en sais rien. Les deux termes sont d'ailleurs employés. Il y a plusieurs techniques qui sont employées.

Certaines personnes pratiquent la pêche dans le but d'attraper des écrevisses pour se régaler par la suite. Ils utilisent pour cela des paniers ou même des cages dans lesquelles ils mettent des appâts. Têtes de moutons ou de cochons sont employés comme appâts.

En fait, les écrevisses sont carnassières. Un bon gueuleton gratuit ne les rebiffe pas. Un steak ferait tout aussi bien l'affaire. L'important est qu'elles puissent être attirées par la viande et, ainsi, le fabuleux dicton se réalise : « Tel est pris, qui croyait prendre ». Non, nous, ce n'est pas ce genre de pêche qui nous attire. En fait, nous ne cherchions même pas à manger les écrevisses.

Pour notre part, nous parlions de pêche aux écrevisses, et non de chasse. Un attirail minimum était nécessaire. Un peu comme pour la chasse aux Dahuts. Avez-vous lu cette histoire que j'ai déjà contée ? Nos écrevisses ont un point commun avec les Dahuts. Savez-vous lequel ? En fait, leurs démarches à l'une comme à l'autre des espèces dont je vous parle, est malhabile. Les Dahuts, avec leurs pattes droites plus courtes que leurs pattes gauches ont du mal à se mouvoir. (J'ai écrit pour vous une petite histoire spéciale Dahuts).

Les écrevisses, quant à elles, ne sont pas très habiles pour ce qui est question des promenades. Néanmoins, ces petits crustacés peuvent se déplacer sur la terre ferme en

merchant. Elles peuvent même parcourir plusieurs kilomètres. Elles ne le font que si les conditions de vie dans leur milieu ne leur plaisent plus.

Je voulais vous parler de l'attirail nécessaire pour aller à la pêche aux écrevisses. Prenez des notes, car, je suis sûr que vous aurez, une fois finie cette lecture, envie de vous amuser en mettant en pratique ce que vous aurez appris. Peut-être même aurez-vous envie d'amener quelques amis avec vous, pour les distraire.

Les écrevisses peuvent vivre entre deux et cinq ans. Il n'y a pas que nous qui cherchions à les attraper. Certains poissons comme les carpes ou les brochets aiment les déguster.

Les canards aussi aiment les manger comme les ragondins, les loutres ou les hérons.

Les écrevisses, elles-mêmes se nourrissent de micro algues lorsqu'elles sont jeunes. Par la suite les petits insectes qu'elles arrivent à attraper deviennent leurs proies.

Revenons, si vous le voulez bien à notre propre recherche de ces crustacés qui nous intéressent.

Pour attraper ces écrevisses, vous aurez besoin d'une paire de bottes et d'une paire de gants. Mais l'instrument, le plus important, celui sur lequel vous devrez le plus compter sera une super lampe de poche.

En fait, je vous propose même de laisser vos bottes dans la voiture ou même chez vous. Pareils pour les gants. Interdiction de prendre un filet à papillon ou une épuisette. Ce serait de la triche. Il faudra aussi prévoir un maillot de bain ou bien un short. Si je vous parlais des bottes tout à l'heure, c'est parce qu'il va falloir aller dans l'eau froide. Il est même question de marcher dans l'eau et pas qu'un peu.

Vous avez certainement un plan d'eau proche de chez vous. Un lac ou une rivière. Renseignez-vous, il y a peut-être des écrevisses dans ce dernier. Nul besoin de harpon, ou de filet à pêche. Ce serait tricher avec la nature que d'agir ainsi.

En fait, cette pêche ou cette chasse, est une sorte d'épreuve. Une espèce de rite de passage de l'état d'enfant à l'état d'adolescent. Aucun fusil, aucune canne à pêche, n'est utilisée dans cette chasse. Vous devez certainement vous demander comment on fait. À moins que vous-même n'ayez participé à une chasse ou une pêche de ce genre.

C'est donc pied nus que cette chasse devait avoir lieu. Nus pieds, avec le risque que les écrevisses n'aient la bonne idée de vous taquiner et de vous en saisir un. Vous comprenez maintenant le sens de l'épreuve du feu pour les enfants. Nous devrions parler de l'épreuve de l'eau dans ce cas de figure.

Donc imaginez la scène, vous avez une dizaine d'années, peut-être douze et votre père, vous amène, de nuit au bord de l'eau. Et bien oui, je vous ai bien parlé d'une lampe de poche tout à l'heure. En fait, c'est souvent l'enfant le plus jeune qui tient la lampe de poche. Il reste sur le bord de l'eau et éclaire le fond du lac ou du plan d'eau.

Notre père nous amenait au bord du lac d'Annecy, à Menthon Saint-Bernard. Il y avait des pontons qui servaient aux propriétaires de petits voiliers ou petites embarcations du moins, à pouvoir accoster au rivage. La journée d'ailleurs, il y avait toujours des estivants qui occupaient les pontons pour se faire doré la pilule, comme on disait alors.

Lorsque mon tour fut arrivé de participer à ce rite de passage de l'état d'enfant à celui de préadolescent, je n'en menais pas large. Il fallait attraper, à la main les écrevisses.

Je reconnaiss, que la trouille et moi, étions assez copains à cette époque-là. Ce jour-là, il a bien fallu que je prenne mon courage à deux mains et que je rompe avec cette amitié néfaste. Mes doigts, en fait, j'y tenais. Particulièrement à mon pouce et mon majeur de ma main droite, à cette époque. Et, oui, c'était surtout ces deux doigts-là qui étaient en danger ce soir-là.

Il fallait attraper l'écrevisse, oui, je dis, bien l'écrevisse, car, c'est l'une après l'autre qu'il allait falloir attraper ces stupides crustacés. C'est en créant une pince avec mes deux doigts que je devais attraper les écrevisses. Mes orteils aussi tremblaient un peu et ne brillaient pas, par leur courage. Le combat s'annonçait inégal. Imaginez encore une fois la scène. Dénormes pinces de crustacés, contre deux petits doigts en forme de pince.

Je vous accorde que je n'allais pas me battre contre un homard, mais c'est un peu l'illusion que j'avais.

Mon père m'avait bien expliqué comment il fallait procéder. Je devais saisir l'écrevisse, avec mes deux doigts au-dessus de sa tête. Ma main devait arriver discrètement derrière le monstre marin. Ainsi mes doigts ne risquaient pas d'être pincés. Il a tout de même fallu, que je fasse plusieurs tentatives avant que je réussisse à attraper mon premier crustacé.

J'ai dû tout d'abord supporter la température de l'eau qui n'était pas très chaude, je vous l'accorde. Il avait fallu que je marche pieds nus dans l'eau. Heureusement que je n'avais pas mis de bottes, elles n'auraient jamais été assez hautes. J'avais dû avancer en eau un peu plus profonde que la hauteur de mes bottes ne me l'aurait permise. L'eau aurait pénétré dans celles-ci et marcher ainsi, aurait été encore plus difficile.

J'ai donc, au bout de quelques essais infructueux, réussi à attraper ma première prise. Je l'ai montré avec fierté à mes frères et mon père qui était avec moi. J'ai jeté ensuite, le plus loin de moi que j'ai pu, le fruit de ma pêche. Ma mère était restée à la maison pour garder ma petite sœur. Celle-ci en effet, était trop jeune, et n'avait pas pu se joindre à nous.

Ensuite, souvenez-vous, le but, n'était pas de ramener le produit de la pêche, à la maison. Imaginez le nombre d'écrevisses qu'il aurait fallu pêcher, pour nourrir une famille de six personnes. Je ne vous ai pas dit comment des écrevisses se sont retrouvées dans le lac d'Annecy. Là encore, c'est mon père qui m'en a expliqué les raisons. Je vous livre cette

histoire telle que je l'ai comprise dans ma tête d'enfant. Vous aurez bien compris, qu'il n'y avait pas ce genre de crustacés avant une date bien précise. Un restaurateur de la région avait un vivier qu'il avait construit au bord du Lac d'Annecy. Cela devait être dans les années 50. Les écrevisses qui étaient emprisonnées dans ce vivier, cherchaient à retrouver le chemin de la liberté. Je ne sais combien de temps leur travail acharné a duré, toujours est-il qu'elles ont réussies à couper les filets métalliques qui leur servaient de cage.

Aucun bruit ne pouvait être perçu par l'hôtelier. C'est donc dans le silence le plus total que l'évasion de quelques centaines ou quelques milliers d'écrevisses réussit. Depuis cette année, les membres de cette nouvelle communauté lacustre se développèrent et peuplèrent le lac. Légende ou vérité, c'est en tout cas la version que mon père m'avait donnée.

En tout cas, je me souviens de cette nuit d'initiation avec mon père et mes frères et ce souvenir restera gravé dans ma mémoire. Pêche ou chasse, je ne sais toujours pas comment nommer ce rite de passage de l'enfance à l'âge de la préadolescence. Ce qui était important, pour moi, comme j'en suis sûr, pour beaucoup d'entre vous qui avez vécu des expériences semblables, c'est que l'aventure de ce jour-là, valait la peine d'être vécue.

Il y a une autre technique utilisée par les braconniers, pour attraper les écrevisses. Vous installez une tête de veau dans une nasse, sorte de panier en grillage métallique, que vous immergez dans l'eau au bord du lac ou d'une rivière. Vous laissez toute la nuit la nasse dans l'eau et lorsque vous revenez, au petit matin, vous n'avez qu'à remonter le piège. Vous découvrirez de nombreuses écrevisses en train de déguster la chair située dans la cage. À votre tour de vous régaler. Mais n'oubliez pas que de nos jours cette chasse ou cette pêche est interdite en France.

Le « Botacul ».

Chez nous, il n'y avait pas de « Botacul ». Par contre, on en trouvait un ou deux, chez l'agriculteur du coin. Vous ne connaissez pas cet outil au nom bizarre ? Voici une petite explication afin de vous le faire connaître. Je parlais de l'agriculteur du village. Ce dernier avait des vaches qui passaient une partie de l'année en étable et une autre partie de l'année dans les champs.

Lorsque l'heure de la traite arrivait, il fallait s'asseoir sur le côté de la vache de celle-ci pour la traire. Il n'y avait pas le choix pour cela, il devait prendre un petit tabouret, vous vous doutez bien que les chaises de sa cuisine ou de sa salle à manger, n'étaient pas adaptées. Il devait donc déplacer son tabouret d'une main, (pour passer d'une vache, à l'autre) et tenir de l'autre main le seau ou coulait le précieux or blanc.

Ce n'était pas très pratique. Il y avait donc aussi, la possibilité d'utiliser « Le botacul ». Il s'agit, en fait d'une sorte de tabouret à un pied. Il suffit d'attacher cet outil autour de la taille de l'utilisateur ou utilisatrice, à l'aide de courroies en cuir. La personne, en se baissant a ainsi trois points d'appui au sol. Ses deux pieds, bien sûr, et le pied du « Botacul ». Avec trois points d'appui, la stabilité est garantie.

Ce drôle de nom vient du fait qu'en marchant dans la prairie, par exemple avec cet engin attaché aux fesses pour aller d'une brebis à une autre, ce dernier : « Te botte le cul », d'où le nom.

Les lettres d'Amour.

Les courriers à nos amis.

De nos jours, internet est devenu incontournable pour beaucoup d'entre nous. Nos échanges avec nos proches, que ce soit notre famille ou nos amis se fait par courrier électronique. Même nos courriers adressés à diverses administrations sont envoyés par e-mails. Nous avons aussi la possibilité d'envoyer des lettres recommandées avec accusés de réception. Que de tendres souvenirs encore. Durant mon enfance, la poste fonctionnait pleins pots, comme nous dirions aujourd'hui.

Le nom la poste était auparavant représenté par un sigle. Nous parlions des « PTT ». Ce qui signifiait : « Sigle de l'ancienne Administration des Postes, Télégraphes et Téléphones puis des Postes et Télécommunications et de la Télédiffusion ». Pour rigoler, certains humoristes disaient : « Petits travaux tranquilles ».

Nous savions nous amuser avec peu de choses. Rappelez-vous, comme il était agréable pour nous, qui avons connu cette époque, d'attendre, fébriles, de recevoir un courrier de notre amoureuse ou de notre amoureux. Notre cœur battait à cent à l'heure avant d'ouvrir ce courrier.

Avant même d'ouvrir la lettre, nous la retournions dans tous les sens, nous humions même le papier pour détecter une odeur particulière. Nous regardions s'il y avait un petit message noté au dos de la lettre, donnant un premier aperçu du contenu. Lorsque le courrier était envoyé par un fiancé à sa fiancée ou par une fiancée à son fiancé, il y avait un code national qui était utilisé.

C'est sur la partie arrière de l'enveloppe que nous le notions. À la jonction du triangle du rabat, nous mettions quatre petites lettres. « FPMB ». Ce qui voulait dire : « Fermé par mille baisers ».

Alors, là, point de doute. Même le facteur savait qu'il s'agissait d'une lettre d'Amour. Le romantisme était une valeur dont nous n'avions point honte. Nous voulions que cet Amour soit connu du monde entier. Et, quel beau signal, quel beau message, que ces quatre lettres au dos de cette enveloppe. Cette dernière, d'ailleurs, était souvent stylée, colorée, décorée et avait, elle-même une âme.

Nul besoin d'être poète dans l'âme pour savoir que le message serait reçu. Que dis-je, reçu ? Le message serait lu, admiré, contemplé, reniflé. Reniflé ? Quelle drôle d'idée !!! Oui, c'est bien ainsi qu'agissait une amoureuse recevant un message de son amoureux.

Les garçons, durant cette période étaient romantiques. Si si, je vous le garantis. Même les blousons noirs, les caïds, qui chevauchaient leurs fidèles destriers motorisés.

La demoiselle qui recevait un courrier, pouvait reconnaître en décachetant l'enveloppe qu'elle tenait dans ses mains tremblantes, le parfum qu'elle aimait. Son chéri qui connaissait ce parfum, en avait acheté une bouteille qu'il lui donnerait à leur prochaine rencontre. Mais, avant, il avait eu l'idée de mettre quelques gouttes du précieux parfum dans l'enveloppe. Quelques fois, il s'agissait d'une eau de Cologne, toute simple, mais qu'adorait sa promise.

Lorsque le courrier était adressé entre amis, il y avait là encore un message particulier écrit au dos de la lettre. Ce message, n'était pas adressé au destinataire de la lettre. Non, non. Ce petit message, était destiné au facteur. Au facteur ? Vous dites vous ? Quelle drôle d'idée !!! Oui, oui. Au facteur.

Au dos de la lettre vous disais-je, il y avait une simple phrase, mais, oh combien porteuse de sens. Il était tout simplement écrit : « Petit facteur, presse le pas, l'amitié n'attend pas ».

Alors je vous encourage, dès à présent à prendre vous-même un stylo et à vous remettre à écrire aux membres de votre famille un vrai message que vous enverrez dans une jolie enveloppe et avec un joli timbre.

Vous découvrirez le plaisir que vous aurez offert à vos proches qui recevront une lettre personnalisée. Pas un simple e-mail qui disparaîtra vite dans le nombre de courriers électronique reçus.

Non, votre courrier postal sera lu avec une attention toute particulière et sera même peut-être même archivé dans la boîte à secrets de la famille.

L'école primaire.

Vous souvenez vous lorsque vous étiez à l'école primaire ? Dans les années 60/70, j'habitais un petit hameau. Avec mes frères et ma sœur, nous nous rendions tous les jours à pied à l'école distante de deux kilomètres.

Nous devions parcourir par tous les temps, le petit chemin, c'est ainsi que nous le nommions, qui nous permettait de rejoindre l'établissement scolaire.

Les filles et les garçons étaient séparés et notre sœur allait dans une école privée dans ce petit village. Quant à nous, les garçons, nous nous rendions dans l'école des frères qui était donc l'école publique de l'époque. Malgré son nom, ce n'était pas des prêtres qui étaient les instituteurs.

Nos sacs d'école étaient en cuir à cette époque et ils se ressemblaient tous. Il n'y avait pas de marque ni de dessins collés dessus. Je ne me souviens plus quand mon père y a rajouté des bretelles, mais j'avoue que je les appréciais ces bretelles en cuir.

Le maître d'école, et oui, c'était un homme, enseignait à une classe où différents niveaux scolaires étaient mélangés.

Il n'était pas rare à l'époque dans les petits villages de constater cette manière d'enseigner. J'imagine que ce ne devait pas être si facile que ça pour l'instituteur.

Je me souviens qu'au milieu de la classe régnait un fourneau à sciure qui permettait aux élèves qui étaient près du poêle, d'avoir bien chaud. Un grand tuyau partait de ce dernier et traversait une grande partie de la classe, propageant lui aussi la chaleur dans la pièce.

Vous avez dû entendre par les médias que ces années-là, (vous qui n'étiez pas encore nés), que les hivers étaient très rigoureux.

Notre instituteur avait un appartement de fonction situé à l'étage et donc au-dessus des salles de classes. Ce qui devait bien l'arranger alors que l'hiver était présent.

Le maître d'école en effet allumait le fourneau à mazout suffisamment tôt pour que nous arrivions dans une salle chauffée.

Il n'y avait pas de double vitrage et le froid dessinait de magnifiques arabesques sur les vitres de la classe. Ces dernières s'estompaient au fur et à mesure que la chaleur remplissait la salle. Au tout début de ma scolarité nous avons eu un fourneau à sciure et ensuite au poêle à mazout.

Il y avait en effet de très grandes fenêtres donnant sur la cour et sur le préau. Nous avions vu sur le jardin de l'instituteur qui était jouxté à la cour. C'était son petit coin de paradis. Quelques arbres lui procuraient un peu d'ombrage les jours de grosses chaleurs.

Pour moi, c'était un endroit où je pouvais surveiller les mésanges depuis ma chaise d'écolier. Je rêvais de m'envoler avec elles visiter le monde.

Pour celles et ceux qui font partie des « Baby-Boomers » comme on dit aujourd'hui, vous devez vous rappeler que nos parents nous mettaient des passe-montagnes sur la tête pour protéger leurs chers bambins du froid polaire qui régnait, ainsi qu'un bon cache-col ou un cache-nez, sans oublier des gants de laine qui étaient censés nous tenir chaud. Nous avions même des faux cols qui étaient formés par un col ainsi que par une sorte de bavette devant et une autre derrière.

Je revois encore le tableau noir dans la classe. En fait, de tableau noir, il n'en avait que le nom puisqu'il était plus vert très foncé que noir. Devant ce tableau, il y avait une très grande estrade et, sur cette dernière se trouvait le bureau du maître.

Je ne voudrais pas oublier aussi de parler des immenses équerres, du très grand rapporteur d'angles ainsi que de la grande règle qu'utilisait l'instituteur lors des diverses leçons.

Une immense carte de France était fixée au mur près du tableau. N'oubliez pas que, lorsque nous sommes enfants, tout nous paraît très grand.

Sur cette carte était bien visible, les chaînes de montagnes, les départements, mais aussi les cours d'eau principaux. Il arrivait que vienne se rajouter une autre carte au mur. Sur cette dernière se trouvait une mappemonde.

Je me souviens du crissement de la craie alors que j'écrivais. Je suis bien certain que vous vous en souvenez, tout comme moi.

La majorité de nos craies étaient blanches et nous devions les user jusqu'à ce que ce soit nos ongles qui crissent sur le tableau. Je rigole, mais c'est presque ça.

Nous n'avions pas de porte-craies. Et je suis sûr que vous n'avez pas oublié le petit ovni de la classe de primaire. Vous aurez compris que je fais allusion à la brosse pour le tableau.

Cette belle brosse était en bois d'un côté, (celui que nous tenions en mains), et en feutre de l'autre côté, avec lequel nous essuyons les traces de craies. Il arrivait quelques fois que la brosse vole en direction du pitre de la classe ou de l'énergumène qui roupillait ou rêvassait sur sa chaise. Sans toutefois que le maître d'école ait eu envie de viser l'élève. Le vacarme de la brosse sur le mur suffisait à ramener les esprits dispersés et tentant de s'évader aux pays des rêveries.

Je me rappelle encore du jour où l'instituteur est venu avec une boîte avec des craies de toutes les couleurs. Il y en avait des sacrément belles. Rouge, bleu, verte ou jaune ainsi que d'autres couleurs.

Je me souviens aussi de ces tabliers gris que nous devions enfiler avant de commencer les cours. Les différences de classes sociales ne se voyaient plus. Mais, il est possible que ce ne soit que dans un souci de protection vestimentaire que ces tabliers existaient.

N'oubliez pas que les stylos à billes, bien que déjà inventés, ne sont arrivés dans les classes qu'à partir de 1965. Avant cela, nous avions des plumes pour écrire. Je ne parle pas de ces plumes qui existaient déjà au Moyen Âge. Non depuis, il y avait eu de belles évolutions technologiques.

Sur nos jolis pupitres d'écoliers en bois, il y avait de petits encriers en porcelaine qui étaient installés dans un trou qui avait été créé sur le bureau.

Dans ces encriers, nous rajoutions, le matin avant de commencer à écrire de l'encre violette qui avait la particularité de tacher les doigts de façon assez malicieuse.

Dans la majorité des écoles primaires, c'était l'instituteur qui remplissait les encriers. Notre maître d'école voulait certainement nous apprendre à être autonome.

Nous avions un porte-plume, c'est une sorte de petite tige en bois ressemblant par sa forme à un crayon sur laquelle nous pouvions fixer des plumes Sergent Major.

Nous trempions la plume dans l'encre violette pour en enduire légèrement la plume, et ensuite, nous égouttions la plume au-dessus de l'encrier. Pas trop cependant.

Si nous égouttions trop, c'est comme si nous n'avions rien fait, et nous n'avions pas assez d'encre pour écrire. Pas trop non plus, sinon, l'encre giclait partout et salissait notre ouvrage.

Nous avions aussi un buvard pour essuyer les taches éventuelles que nous pouvions faire sur nos feuilles de papier ou sur notre pupitre d'écolier. Il fallait agir vite, sinon l'encre séchait et nous ne pouvions plus l'enlever, du moins sur les feuilles de papier.

L'art d'écrire avec ces petites plumes s'appelle la calligraphie. Il fallait faire ce que l'instituteur appelait des pleins et des déliés. De plus, nous devions respecter un certain format et une certaine forme de police aux formes harmonieuses.

Une autre chose qui a, me semble-t-il, bien changée aujourd'hui, est que nous attendions l'instituteur avant qu'il n'entre dans la salle de classe, silencieusement en rang deux par deux dans la cour.

Nous passions tout d'abord enfilet nos blouses et nous retournions dans la cour attendre l'heure de début des cours.

Le respect faisait partie des choses enseignées par nos parents, mais à l'école, nous avions aussi une petite piqûre de rappel comme on dit. C'est une des règles qu'il était vital de connaître pour vivre en bonne intelligence en société en grandissant.

Nous suivions bien entendu des cours de français, mais aussi de math et d'histoire-géo, comme nous disions alors.

Le calcul mental était aussi une matière qui nous faisait un peu flipper comme nous disions entre nous. Nous avions intérêt à connaître nos tables de multiplication sur le bout des doigts.

Afin de nous aider à donner rapidement les réponses, nous avions une ardoise sur laquelle nous écrivions notre réponse. Nous levions alors l'ardoise bien haut afin que notre instituteur puisse lire la réponse.

Je revois encore ces grosses mines spéciales pour écrire sur les ardoises. Nous pouvions aussi employer de simples craies.

En français, il y avait quelques fois des interrogations surprises. Par contre j'aimais bien le temps des dictées, même si j'avais toujours la trouille d'avoir une note en dessous de la moyenne.

Je préférais toutefois les rédactions où je pouvais laisser vagabonder mon imagination. Par contre, j'avais du mal à respecter les pourcentages concernant les paragraphes.

Quelques lignes d'Introduction, ensuite le développement plus élaboré et pour finir le dernier paragraphe nommé la conclusion. (Une Lapalissade devez-vous vous dire).

Tout en vivant dans un Pays dont la devise est : « Liberté-Égalité-Fraternité. », nous apprenions aussi par exemple la maxime : « La Liberté de chacun s'arrête où commence celle des autres ».

Nous avions aussi des cours de « morale », des cours « d'instruction civique ». Et même des « leçons de choses ». Ce n'est qu'arrivé au collège que je me souviens avoir eu des cours de « législation du travail ».

Nous devions faire preuve de discipline et respecter les consignes. Par exemple nous devions nous mettre en rang avant de rentrer en classe.

Ces enseignements nous préparaient à affronter la vie que nous aurions une fois adultes.

Il fallait lever le doigt afin de pouvoir poser une question et je ne me souviens pas l'avoir fait si souvent que ça. Au contraire même, lorsque le maître d'école me demandait, « Tu as tout compris ? », je répondais « oui, oui » ? J'étais affirmatif.

En fait, je pense que je devais comprendre lorsque l'instituteur expliquait les choses, mais quelques minutes après, ces mots s'étaient envolés de ma mémoire et je ne me souvenais que de quelques bribes de ces explications.

À cette époque, les problèmes de dysorthographies, ou de dyscalculies, n'étaient pas diagnostiqués.

Je n'en veux pas aux professeurs de l'époque, ils faisaient eux-mêmes au mieux avec les moyens du bord comme on dit. Ils ne pouvaient être formés à des techniques qui n'apparaîtraient que bien plus tard.

Notre instituteur mettait tout son cœur pour nous faire comprendre tout ce dont nous aurions besoin pour faire face aux événements que nous aurions à traverser dans la vie. Mais, il ne pouvait que suivre un programme qui lui était imposé.

Je me souviens encore des moments privilégiés où nous l'écutions nous raconter des histoires. Il lui arrivait de nous raconter ces dernières en faisant appel à sa mémoire.

La dernière année scolaire en classe de primaire, nous avons eu droit à des séances de lecture d'un roman préhistorique. « La guerre du feu » de J.-H. Rosny aîné.

Je me souviens que notre instituteur soulignait l'importance de la lecture. Il nous disait que nous nous remémorions mieux ce que nous lisions à haute voix. En écrivant par la suite, l'orthographe du mot reviendrait plus facilement à notre mémoire.

Il nous apprenait aussi l'importance des ponctuations et nous parlait de la chanson de mots. La simple différence d'endroit où nous mettons une ponctuation peut transformer tout un texte et son sens peut être tout différent.

Je vous laisse chercher des exemples sur internet. Vous allez vous amuser. Comme « La dictée sans fautes ou la dictée : cent fautes ».

Je me souviens aussi des sorties « Sciences-nature ». Nous partions à pied avec toute la classe dans les bois avoisinants et le maître d'école devenait biologiste un court instant.

L'instituteur nous apprenait à différencier les arbres. Il nous expliquait la différence entre un « Feuillu » et entre un « Épicéa », ou même à reconnaître les différentes essences de bois, comme reconnaître un noisetier, un chêne ou un hêtre.

Nous avions même eu l'occasion de le voir fabriquer devant nous en quelques minutes un petit sifflet en bois de cornouiller.

Nous avions aussi fabriqué un herbier avec les graminées qui poussaient dans les prés en notant bien évidemment le nom des plantes. Ainsi qu'un autre où nous mettions les feuilles des arbres avec le nom de chaque arbre. Je regrette aujourd'hui de ne pas avoir su les conserver.

Il arrivait même que l'instituteur se transforme en chimiste. Nous avions alors le droit de nous émerveiller en le regardant nous expliquer le fonctionnement du microscope. Il nous arrivait même de le voir manier des éprouvettes ainsi que quelques mystérieux produits chimiques.

Je pourrais aussi parler de choses plus négatives car, bien entendu tout n'était pas toujours rose, mais je préfère me souvenir et ne transmettre que les belles choses.

Difficile d'obtenir des bons points ou des images. Nous devions être polis et respectueux. Mais, en fait, ce n'était pas si difficile. J'avais d'ailleurs une petite boîte dans laquelle je collectionnais les bons points et les images. Au bout de dix bons points, nous avions droit à une image.

Quelle fierté était la nôtre lorsque nous ramenions une image à la maison. Il y avait d'ailleurs une expression qu'employaient alors les adultes que j'aimais bien. « Cet enfant, il est sage comme une image ». Rien à voir avec les images de l'école primaire cependant.

Il faut avouer que nous avions hâte de quitter l'école primaire. Cela voulait dire que nous étions grands. Nous devions bien travailler afin de ne pas rater l'examen de fin d'études.

Le célèbre certificat d'études primaires devait se mériter et nous faisions le nécessaire. Nous passions en même temps le certificat sportif. Nous étions fier de l'obtenir. J'ai même eu le certificat de natation. Il fallait seulement savoir nager 25 mètres sans couler.

Ça allait, j'avais appris à nager dans la célèbre baie de Talloires. (74 – en France).

Mondialement connue. Du moins, c'était ce que disaient les adultes autour de moi. J'ai eu, il est vrai, le bonheur de grandir dans un cadre de carte postale.

En revenant de l'école nous pouvions même ramasser des mûres le long du chemin ou courir dans les prés. Tout dépendait bien sûr de la saison. Il n'y avait pas de barbelés. Sauf lorsque les agriculteurs devaient parquer les vaches.

Il y aurait encore tant à dire sur l'école primaire qu'il faudrait y consacrer un livre entier.

J'aurais pu développer sur le jour du passage du célèbre « Certificat d'études scolaire ».

Nous aurions pu évoquer ensemble les interminables parties de billes dans la cour de récréation. Nous aurions pu parler des filles jouant dans l'école voisine, à la corde à sauter ou à la marelle. Nous aurions pu parler des parties de foot après l'école ou de la patinoire improvisée dans la cour de récréation. Le maître d'école ayant préparé la veille cette portion de cours verglacée en prenant soin de jeter de l'eau bouillante sur le sol à la tombée de la nuit, sachant que les températures tomberaient sous le zéro.

J'aurais tout aussi bien pu vous parler de la fin de l'année scolaire. Le jour où parents et élèves rejoignaient l'instituteur sur la place du village et où tout ce petit monde s'installait dans les cars scolaires pour partir pour la journée entière.

Nous parlions alors de la sortie scolaire de fin d'année. Nous allions visiter un parc zoologique par exemple. Nous sortions les repas du sac et nous pique-niquions à midi.

Ces moments resteront toujours gravés au fond de ma mémoire. Je suis bien certain que vous aussi, vous en souvenez encore.

Le pouce en l'air, je faisais du « STOP ».

Il n'y a pas si longtemps que ça, je me déplaçais comme beaucoup d'adolescents en « STOP » lorsque le car de ramassage ne passait pas lorsque nous avions fini l'école, et qu'il fallait attendre le prochain plusieurs heures. Ah si, en fait, il y a quelques années tout de même, direz-vous.

Eh oui, le temps passe vite. À cette époque, les voitures étaient moins nombreuses qu'aujourd'hui. Et cependant nous n'avions pas longtemps à attendre avant qu'une âme charitable ne s'arrête pour nous prendre à bord de leur véhicule.

Il faut reconnaître que les postes radios ne diffusaient pas d'informations angoissantes sur les agressions susceptibles d'avoir lieu.

Je ne me souviens pas d'anecdotes désagréables ou pire encore traumatisantes, durant mon adolescence.

Des anecdotes humoristiques, ça oui. Allez, je vais vous en livrer une qui met arrivée alors que j'avais une quinzaine d'années.

Je tendais donc mon pouce en l'air en regardant bien en direction des véhicules qui venaient dans ma direction. Normal, direz-vous. Je sais qu'il y a des personnes qui marchent en faisant du stop. En agissant ainsi, l'auto-stoppeur tourne le dos aux conducteurs qui sont censés le prendre. Pas facile d'inspirer confiance en agissant ainsi.

Donc, le pouce en l'air, j'attendais sagement. Je m'étais installé près d'un endroit où les conducteurs pouvaient me voir de loin. Et je prenais toujours la précaution que les voitures aient la place pour s'arrêter près de moi sans danger.

Ce jour-là, il faisait un temps magnifique. J'aurais bien marché pour me rendre chez moi, mais j'avais environ douze kilomètres à faire pour me rendre à la maison. J'étais chargé de mes affaires scolaires et je n'étais pas un athlète. Je patientais donc. Un peu comme vous qui attendez la chute de l'histoire.

Je vis une voiture ayant un drôle de comportement. Celle-ci roulait dans le sens opposé et je ne m'attendais pas à ce qui est arrivé. Je vis le véhicule faire demi-tour un peu plus loin et revenir dans mon sens. La voiture s'arrêta à côté de moi et je vis le chauffeur faire un signe dans ma direction. Je pensais qu'il voulait un renseignement. Je m'approchais donc tout en laissant mon sac d'école sur le bas-côté.

Le chauffeur, un gars qui devait avoir vingt ou vingt-deux ans, me « houspilla », (gronda un peu si vous préférez) en me disant de prendre mon sac. Je compris qu'il voulait bien me prendre en charge. Je fus étonné, mais je le vis glisser de la gauche sur la droite. Il me fit m'asseoir à côté de lui. Son comportement paraissait bizarre.

Je posais donc mon sac d'école à mes pieds et je lui indiquais le nom du hameau où je me rendais. J'étais fortement intimidé par son comportement et je ne pipais mot. (Je me taisais). En fait, j'ai compris plus tard, qu'il aurait aimé un passager bavard et curieux. Vous allez comprendre.

Au bout de quelques minutes, le chauffeur s'arrêta et me fit descendre. Il m'a de plus déposé à un endroit où je ne pouvais pas faire de stop. En plein virage. Je suis sorti de la voiture et je le vis repartir. Avant de repartir, je le vis manipuler son volant et de nouveau, je le vis glisser de l'autre côté, sur le siège sur lequel je me trouvais.

J'ai compris en repassant dans ma tête le film des événements, que je venais de vexer une sorte de « Géo Trouvetou », le célèbre inventeur dans les bandes dessinées de Picsou magazine.

J'ai supposé que le gars avait bidouillé une ancienne voiture d'auto-école en améliorant le système et en ayant permis que le volant aussi se déplace.

Le gars voulait juste du public. Il voulait juste des compliments ou des questions sur son bricolage. Je ne m'étais pas montré sous mon meilleur jour et je n'étais qu'un gamin, pas plus que ça intéressé par les bidouilles sur les voitures. Ainsi, même en faisant du stop, on faisait de drôles de rencontres.

Je suppose que, vous aussi, vous en auriez des anecdotes à me raconter.

Les cascadeurs.

Dans une des histoires précédentes, je vous ai fait part de ma rencontre avec un célèbre cascadeur, s'il en est. À savoir, ma rencontre avec une équipe de cascadeurs venu faire une démonstration dans ma ville. J'ai eu le privilège de faire un tour en voiture avec « Jean Sunny », en roulant sur deux roues. Voici donc une histoire qui vous rappellera certainement, des souvenirs, que vous aurez peut-être vécus, vous-même. Durant longtemps j'ai cru que c'était « Rémy Julienne » car ce cascadeur était lui aussi une star à l'époque.

Ce jour-là, sur une des grandes places de la ville, une attraction un peu spéciale avait lieu. La ville avait posé de grands panneaux informant les automobilistes de ne pas utiliser cette place pour le week-end qui arrivait. Sur cette place, avait lieu le marché paysan, comme le marché vestimentaire. Je vous rappelle que le terme « Paysan » n'a en rien, un aspect péjoratif, puisqu'il s'agit de « L'homme du Pays ».

Donc, sur cette belle place, appelée « Place des Romains » eu lieu, non pas une course de chars, et je vous confirme que « Ben-Hur » n'était pas le héros du jour, mais une course de voitures. Non, le terme utilisé de « Course », n'est pas adapté. Il y avait, cependant, bien un circuit. Des bottes de paille, avaient été réparties sur une partie de la surface de la place. Formant, un circuit, le trajet emprunté par les voitures était sécurisé.

Pour l'anecdote, les pompiers étaient cependant sur place, prêt à intervenir. J'ai cependant compris, que ces derniers venaient plus en tant que spectateurs privilégiés, que pour garantir la sécurité des personnes. La caserne était de l'autre côté de la rue et il n'y avait que la route à traverser. Bien sûr, lors de spectacles comme celui-ci, rien n'est laissé au hasard et toutes les précautions sont prises pour garantir la sécurité autour de l'évènement. Donc, les pompiers, forts de leur conscience professionnelle et de leurs

capacités hors pair, étaient prêts à intervenir. La grande échelle, ne leur serait d'aucun secours ce jour-là, mais les extincteurs étaient fins prêts.

Les cascadeurs impressionnèrent le nombreux public qui était venu assister à leurs exploits. Je vous avouerais que je n'ai aucun souvenir des différentes cascades auxquelles j'ai assistées. Par, contre, j'ai encore un souvenir, et j'aurais pu l'écrire en majuscules, ce mot de souvenir, tellement ce dernier est ancré dans mes neurones.

À la fin du spectacle, un appel aux spectateurs était effectué. Nous avions admiré, la prouesse avec laquelle les cascadeurs virevoltaient sur deux roues avec leurs voitures. Une chose inimaginable, du moins pour moi, arriva. Vous l'avez certainement deviné en lisant le titre de cette petite histoire.

J'avais eu la prodigieuse opportunité de voir de mes yeux une cascade du grand « Jean Sunny ». J'étais comblé. Mais une proposition folle, venait de toucher mon esprit. Lorsque l'appel eut lieu, je n'ai pas eu le temps de réfléchir, il fallait saisir cette opportunité. Il fallait, oser crier « Moi ». Je suis, et j'étais déjà, d'un naturel extrêmement réservé, et je n'aimais pas prendre la parole en public.

Cependant, je me suis entendu crier : « MOI ». Sans même avoir eu le temps de réfléchir, me voilà installé au côté de la personne que tous les jeunes de mon âge, rêvaient de rencontrer. Le célèbre cascadeur, expliqua aux spectateurs, que la voiture était préparée pour faire ce genre de cascade. Même si la voiture ressemblait à la voiture de monsieur tout le monde, il fallait apporter des changements de la structure même du véhicule, non négligeable. Des barres de renforts consolidaient l'habitacle. C'étaient des changements que nous pouvions visualiser, sur la voiture, simplement, en étant un peu observateur. Il y avait d'autres changements, invisible, pour les néophytes, comme celui que j'étais. La structure du pont avait été renforcée. Les amortisseurs, n'étaient pas ceux d'origines. Il ne

fallait pas, par exemple, que le réservoir d'huile se vide durant les cascades. Et, je suis sûr que d'autres améliorations techniques avaient été apportées. L'important pour moi, bien que toutes ces informations étaient apportées pour me tranquilliser, étaient de vivre cette expérience.

Le départ arriva. Le moteur vrombit. Je ressentais les vibrations du moteur, et je n'avais jamais ressenti autant de puissance dans les véhicules dans lesquels j'étais monté. Le bolide bondit. Rapidement, la vitesse fut atteinte pour envisager de prendre la rampe oblique, qui avait été installée par l'équipe de cascadeurs. Arrivée sur la rampe, la voiture fut mise en position d'équilibre sur deux roues.

Vous imaginez bien que je ne fais pas référence aux roues avant du véhicule, sinon, c'est l'accident. Non, comme vous pouvez l'imaginer, la voiture fut embarquée sur deux roues. Il me semble que ce sont les deux roues gauches, qui restaient au sol, pendant que les roues droites pouvaient enfin se reposer un petit peu. En, fait, non, c'était le contraire, puisque le pilote se trouvait en l'air.

À vrai dire, ce souvenir est confus dans ma mémoire, et franchement, je ne me souviens plus, qui était en haut et qui était en bas. Est-ce si important me direz-vous ? En tout cas, ce dont je me souviens, est d'avoir vécu, ce jour-là une aventure extraordinaire. Une histoire, sortie de l'ordinaire. Ma journée avait été chargée en émotions.

Je devais avoir dix-huit ou vingt ans à l'époque. Mais, encore aujourd'hui, ce souvenir, quoiqu'imparfait, est ancré dans ma mémoire. Et, je suis convaincu, que, vous qui parcourez ces lignes, avez des tas de souvenirs communs. J'espère avoir permis de raviver ces souvenirs enfouis, chez certaines et certains d'entre vous.

Le maréchal-ferrant.

J'aimais aussi lorsque le « maréchal-ferrant » venait au centre hippique du village. Là encore j'admirais sa dextérité, sa patience et sa douceur. Les chevaux avaient confiance en lui et ils se laissaient faire. L'homme de l'art, je parle bien entendu du maréchal-ferrant, savait s'y prendre.

Avec douceur et fermeté, il prenait la jambe du cheval, et tout en la soulevant, il la pliait, laissant le cheval en équilibre sur trois jambes. Une sorte de ceinture en gros cuir est ensuite mise pour empêcher le cheval de devoir faire des efforts pour plier sa jambe, et surtout pour que celui-ci ne puisse pas donner un coup de pied au maréchal-ferrant et ne risque pas de le blesser.

Il existe un appareillage chez le maréchal-ferrant appelé « le travail » qui permet de sangler le cheval et permettait au forgeron de travailler plus sereinement.

Le cheval devait comprendre que ce traitement était fait pour son bien. Il restait calme et attendait sagement. Les deux jambes postérieures comme les deux jambes antérieures étaient tour à tour pris en charge par l'homme de l'art.

Le maréchal-ferrant, avait préparé à ses côtés la mini-forge où il faisait chauffer le fer à cheval. On va dire que c'est une sorte de barbecue. Je fais appel à mes souvenirs, et ne suis pas un spécialiste, il peut donc y avoir des erreurs dans ma description.

En fait, il faut que le maréchal-ferrant enlève le fer usé du cheval. Ensuite, il doit couper la corne du sabot qui est trop longue. Il faut quelquefois enlever plusieurs centimètres de sabot, afin que ce dernier retrouve une taille normale.

Pas d'inquiétude à avoir, le sabot est fait en corne qui est en sébum, lanoline et kératine, c'est un peu la même matière que vos ongles ou vos cheveux. Ensuite, le fer neuf était posé en lieu et place de l'ancien fer.

Bien sûr, je vous le rappelle, après avoir été passé au feu de la forge. Une odeur de cramoisé se dégageait quelques instants et une petite fumée se développait sur le sabot du cheval.

Le maréchal-ferrant faisait attention à ce que la fumée ne perturbe pas trop le cheval. Les microbes craignaient au secours et mourraient ou s'enfuyaient loin de ce lieu de perdition pour eux. (Je rigole, il n'y avait pas vraiment de risque d'infection).

La chaleur permettait au maréchal-ferrant d'ajuster à grands coups de marteau la forme du fer à cheval sur son enclume. Cette chaleur faisait aussi fondre l'endroit du sabot où serait fixé le fer à cheval neuf.

Ensuite ce dernier, qui avait été spécifiquement choisi par le maréchal-ferrant, était ajusté et solidement fixé à l'aide de plusieurs clous spéciaux pour ce genre d'utilisation. Le cheval pouvait alors repartir vivre de nouvelles aventures.

Pour l'anecdote, j'ai appris que les chiens raffolaient de la corne des sabots des chevaux. Ce que j'appelais les pattes du cheval se nomment des jambes et la partie où sont les sabots s'appellent des pieds, comme pour les humains.

Les clous utilisés pour ferrer les chevaux étaient aussi utilisés par les hippies pour en faire des bracelets ainsi que des colliers qu'ils revendaient pour vivre.

Les techniques ont depuis évoluées et il est même possible de ferrer un cheval à froid.

Les mouchoirs en coton. Les chapeaux en feuilles de papier journal.

À cette époque, dans les années 60 / 70, il n'y avait pas de mouchoirs jetables en papier. Nous nous mouchions dans de grands carrés de coton. Le mouchoir après avoir été utilisé était remis dans la poche pour être réutilisé plus tard.

Ce même mouchoir avait aussi une autre utilité. Nous faisions un petit nœud à chaque extrémité du carré du mouchoir. Avec un mouchoir propre, bien sûr.

Nous voilà dotés d'une sorte de chapeau qui nous protégeait du soleil l'été. Nous pouvions même le mouiller pour nous rafraîchir, lorsque le soleil tapait fort.

Nous nous servions aussi du journal que nos parents lisaient tous les jours pour nous faire des chapeaux en pliant les feuilles. Ces chapeaux ressemblaient aux petits bateaux en papier que nous faisions flotter dans les flaques d'eau.

Avec ce même journal, nous fabriquions des avions en papier que nous envoyions balader le plus loin possible. Mon père était expert en la matière, et il connaissait plusieurs modèles de ces petits avions. Ces derniers planaient majestueusement dans les airs.

Nous essayions de faire, nous aussi, des avions en papier, mais, les nôtres ne réussissaient, jamais, à aller aussi loin que ceux de notre papa.

Aujourd'hui, il y a des tutos sur internet que nous n'avons qu'à suivre pour réussir assez facilement à créer ce style d'origamis. Il y avait encore de multiples utilités à ces feuilles de papier journal. Nous en mettions une couche sous nos blousons l'hiver afin de couper le vent. C'était bien efficace. Ou encore, nous les roulions en boule et en nous servant aussi d'une poignée de gros sel, nous arrivions à nettoyer nos casseroles qui avaient cramé sur le feu.

Nous en trouvions aussi dans les paquets-surprises de forme conique que nos mamans achetaient dans les petites boutiques et dans lesquels nous trouvions un petit cadeau.

Dans les années 50, 60 ou 70, il fallait faire appel à notre mémoire ainsi qu'à notre logique ou encore à notre imagination.

La récolte des escargots.

Comment ne pas vous parler de ces délicieux ragoûts d'escargots que faisaient nos parents durant cette période qui fut celle de mon enfance et peut-être de la vôtre.

En effet, les escargots furent, dans nos campagnes, un aliment qu'il ne fallait pas négliger.

Il est vrai que ces gastéropodes ne manquaient pas dans notre environnement. Il y avait de nombreuses sources d'eau dans les près avoisinants et notre père avait dû créer un drain à l'arrière de la maison afin de protéger les fondations. Quoi qu'il en soit, les escargots étaient nombreux.

Il y avait principalement trois variétés d'escargots près de chez nous. Une variété de petite taille, de couleur jaune et noir ainsi qu'une variété plus grosse de couleur tirant sur le marron, appelée plus communément « Escargot de bourgogne ». Il y avait aussi ceux que nous appelions familièrement « Les petits gris ». Vous aurez compris que ceux qui intéressaient nos parents afin de nourrir la petite famille étaient les escargots de bourgogne.

De bourgogne, ils n'en avaient que le nom. Je vous dis ça, car ceux-ci étaient bien chez nous. Des escargots de la « Yaute », c'est ainsi que nous appelions le département de la Haute Savoie. La marmaille, autrement dit, les enfants, nous étions de corvée, comme tous les membres de la famille d'ailleurs pour collecter ces fameux gastropodes.

Notre mère était le chef de patrouille qui gérait cette petite guerre contre l'adversité.

Elle nous envoyait régulièrement parcourir les prés situés autour de la maison, ainsi que notre jardin potager à la recherche de notre future pitance. Une grande lessiveuse avait été recyclée en contenant pour stocker les escargots. Nous entreposions nos trouvailles dans cet immense récipient et il ne fallait surtout pas oublier de remettre le couvercle de la lessiveuse en place.

« La révolte des escargots ». « La grande évasion ». « Fuyons à toute vitesse ». Tels pourraient être les titres que j'aurais pu choisir pour vous raconter la suite de l'aventure.

En effet, les escargots sont des êtres qui doivent aimer leur indépendance. Vivre en communauté, ne leur plaît pas tellement. Je dirais même que ça les faits baver. Et, pour baver, ils bavaient ces petits. Je ne sais comment ils y arrivaient, mais certains d'entre eux, mus peut-être par un instinct de survie ou par le fait que la promiscuité ne leur plaisait pas tellement, cherchaient à fuir la lessiveuse. Les autres devaient être lessivés à force de baver sur le dos de leurs copains.

Régulièrement, pour ne pas dire tous les matins, nous trouvions des escargots en train de redescendre le long de la lessiveuse (sorte de grand seau).

Notre mère comprit vite comment remédier à la fuite de nos chers gastéropodes. Quelques pierres ramassées aux pieds de la marmite et le tour était joué. Ces gros cailloux ne manqueraient pas tellement au drain protégeant la maison et au contraire, aideraient mes parents dans la lutte contre l'envahisseur. En effet, nos légumes étaient envahis par ces petites bêtes. Nous n'avions pas besoin de mettre de la levure de bière pour les attirer, les escargots aimaient nos légumes. Nous leur rendions bien d'ailleurs. Nous aimions bien les escargots.

La récolte s'étalait sur de nombreux jours, il fallait attendre encore de nombreux jours et prenant soin de bien laver régulièrement les petites bestioles afin d'enlever leurs excréments ainsi que leur excès de bave. Il fallait tout un savoir, tout un tas de compétences apprises sur le tas pour faire ce genre de travail. Je n'en ai pas tous les détails en mémoire. Je me souviens par contre, que notre mère mettait du gros sel dans la lessiveuse afin d'aider les escargots à dégorger. C'est un terme employé pour expliquer que les escargots doivent jeûner et même baver.

En agissant ainsi ils libèrent leur système digestif d'éléments peu ragoûtant pour nous. Je vous parle de ragoût, et notre maman en effet préparait les gastropodes suivant diverses recettes dont des ragoûts.

J'ai souvenir que notre mère avait l'appétit un peu coupé lors du moment de la dégustation, car la préparation l'avait laissé sur sa faim.

Je me souviens très bien par contre, que tous les membres de la tablée étaient réjouis lorsque le menu de fête était savouré avec ces petites bêtes au menu.

Notre père, comme nous-mêmes, les enfants, tout le monde appréciait ce repas si durement acquis.

Cheval à bascule. Luge. Bob. Échasses.

Lorsque j'étais enfant, durant les années soixante, il n'y avait pas encore tous ces hypermarchés dans les villes, ni même de magasins de jouets comme aujourd'hui. Nos parents aimait toutefois rendre leurs enfants heureux et ils cherchaient comment leur donner l'occasion d'occuper leur temps. Fort heureusement, nos pères aimait bricoler dans leurs petits ateliers et créer des choses pour faire plaisir à leurs enfants.

Notre père nous avait fabriqué, alors que nous étions encore petits, un superbe cheval à bascule en bois. Nous avions passé des heures à profiter de ce superbe jouet.

Ce fut ensuite le tour d'une petite luge avec laquelle, là encore, nous passâmes de nombreuses à jouer avec. Et ensuite, c'est à la vitesse supérieure que notre père était passé.

Quelle ne fut notre surprise un beau jour de découvrir un superbe bob qui trônait dans la salle de séjour au pied du sapin de Noël. Heureusement que le pré qui était à proximité de la maison, était en pente et que mes parents étaient souvent disponibles lorsque nous eûmes l'occasion de nous en servir.

Ce bob, faisait son poids comme on dit, et l'aide des parents était très appréciée lorsqu'il fallait remonter le bob en haut du pré. Nous pouvions monter à quatre enfants sur ce magnifique destrier que nous chevauchions avec ravissement. Nous avions par contre besoin de l'aide de nos parents pour remonter ce drôle de véhicule en haut du pré.

Je vous ai aussi parlé dans une autre histoire de cette petite carriole avec laquelle nous dévalions les rues de notre petit hameau. Cette fois encore, la structure était en bois. Je ne me souviens plus, si les roues ont tenu longtemps, mais elles ont été très sollicitées ainsi que nos chaussures.

Il y a encore d'autres jouets en bois que notre père nous a fabriqué. Ces sont des échasses avec lesquelles nous avons appris à vaincre, ou du moins à essayer de dompter les lois de la gravité.

Il existe différentes styles d'échasses. Par exemple, il y a des échasses qui s'utilisent comme des chaussures à rallonges et qui sont utilisées par les bergers.

Notre père nous avait fabriqués des échasses plus faciles d'utilisation. En fait la conception consiste à prendre un chevron (pièce de bois servant en charpente) sur laquelle était fixée un morceau de planche coupée en triangle servant de repose-pieds.

Cette planchette était installée à environ 20 ou 30 centimètres de hauteur sur le chevron.

Nos parents nous ont montré l'amour qu'ils avaient pour nous par des actes.

Le tailleur et nos mamans couturières.

Durant ces périodes qui concernent les années où j'étais enfant, les grandes surfaces n'existaient pas. Il était fréquent que les mamans fassent elles-mêmes les vêtements de leurs enfants.

Il arrivait aussi que les vêtements passent du grand frère au cadet ou de la grande sœur à la sœur cadette. Et nos mamans se transformaient en couturières. D'ordinaire, notre mère achetait des patrons au petit bazar à Menthon Saint-Bernard. (74).

Ce que j'appelle des patrons étaient en fait des feuilles de papier spécialement utilisées pour cette utilisation. Les feuilles étaient en fait à l'exacte réplique des pièces de tissu qui serviraient à constituer un vêtement.

Nous pourrions parler de modèles reproductibles. Il y avait des patrons de tous styles de vêtements et dans différentes tailles. Il suffisait de déplier délicatement la feuille de papier et de la poser sur le tissu. Ce tissu était bien souvent découpé dans un immense rouleau et il était possible d'en acheter au mètre linéaire.

La couturière alors, qui était bien souvent la maîtresse de maison, fixait à l'aide de petites épingle le papier sur le tissu et, armé de son ciseau découpaient en suivant les marques dessinées sur le papier. Il lui fallait recommencer avec chaque feuille de papier contenu dans la pochette que nous nommions « Patron ».

En fait, le papier commandait et la maîtresse obéissait. « Bizarre, mon raisonnement avez-vous dit ? ». Je rigole, mais le patron aurait pu s'appeler « Modèle ». En fait non, puisque le modèle était le mannequin. Un peu confus mon explication, normal, vous dirais-je, je voulais juste vous distraire et vous faire sourire un peu.

Je m'amuse avec le terme « Patron » pour un simple objet. Il arrivait que nous, les enfants, où encore nos parents aient besoin d'un habit neuf pour une grande occasion. Alors, nous nous rendions en ville, dans une boutique spécialisée où travaillait un couturier. La boutique avait pignon sur rue comme nous disions alors.

En effet, depuis la rue les passants pouvaient admirer le spécialiste à l'œuvre. Je ne sais plus si c'était pour une communion ou un autre évènement festif, mais je me souviens avoir eu droit aux services de ce couturier alors que j'avais une dizaine d'années. Je me souviens qu'il se déplaçait dans la boutique avec son mètre ruban posé comme une écharpe sur ces épaules.

J'avais été intrigué par une sorte d'épaulette qui n'était présente que d'un côté. En fait il s'agissait d'une sorte de boule de tissu scratchée à son épaule et sur laquelle était piquée des tas d'aiguilles. Ou était-ce sur l'un de ces poignets ? Ce monsieur a pris mes mesures à plusieurs endroits sur ma personne.

J'ai même eu le droit de monter debout sur un tabouret. Chose qui m'était interdite à la maison. Je n'étais pas peu fier. Les passants qui se promenaient dans la vieille ville pouvaient me voir debout sur la chaise, certainement les joues rougies de plaisir.

Certains promeneurs me souriaient en mettant un pouce en l'air, comme pour me dire que j'en avais de la chance de pouvoir être le mannequin vivant de ce bel endroit. J'allais repartir de ce lieu avec un bel habit fait sur mesure en plus.

Le couturier, un homme silencieux, piquait des épingle un peu partout. J'avais l'impression que les ourlets de mes pantalons étaient gigantesques. Comme je le disais, je m'attendais à repartir du magasin vêtu comme un prince.

Malheureusement, ce ne fut pas le cas. « Il me reste à bâtir ton vêtement. Tu aurais une drôle d'allure en partant d'ici ainsi vêtue », me dit le couturier. « Tu pourras venir le chercher la semaine prochaine ».

Et oui, nous n'étions pas encore au siècle de l'instantané. Nous apprenions la patience, bien souvent. Comme pour les petits plats qui mijotaient des heures durant. Et cet exemple n'allait pas déroger à la règle.

Table des matières.

Morceaux choisis extraits du manuscrit :

« Voyage au pays de nos souvenirs ».

« Gérard VARREY : Créeateur et raconteur d'histoires ».

N° des pages.	Titre des histoires.	Nombre d'histoires	Nombre de pages de l'histoire.
01	Nom du recueil. Nom de l'auteur. Photo. Nombre d'histoires Nom de l'éditeur. Date du dépôt légal :		
03	Prologue :		2
05	Le pressoir et le vin.	----	4
09	Le Pressoir et le cidre.	1	6
15	La hotte du vendangeur.	2	1
16	« L'Alambic » et la fabrication de « La Gnôle ».	3	4
19	Le moulin à noix.	4	4
23	Le vinaigre de cidre.	5	3
26	La cabane au fond des bois.	6	5
31	« La caisse à savon », appelée aussi « La carriole ».	7	2
32	La mise à mort du cochon dans nos vertes campagnes durant les temps anciens. (En fait la vérité et la légende s'entremêlent dans cette petite histoire).	8	2
34	La machine à détecter les mensonges. (Conte)	9	3
37	La soupe aux cailloux. Conte)	10	3
40	La kermesse.	11	5
45	La fête foraine – Les manèges.	12	6
51	La drôle de marionnette foraine. Le mime GuGusse.	13	2
53	Les jeux dans la neige. La luge et le Bob. Les Igloos.	14	2
55	La chasse ou la pêche aux écrevisses. L'épreuve de l'eau.	15	5

N° des pages.	Titre des histoires.	Nombre d'histoires	Nombre de pages de l'histoire.
60	Le « botacul ».	16	1
61	Les lettres d'Amour. Les courriers à nos amis.	17	3
64	L'école primaire.	18	10
74	Le pouce en l'air, je faisais du « STOP ».	19	1
77	Les cascadeurs.	20	3
80	Le maréchal-ferrant.	21	2
82	Les mouchoirs en coton. Les chapeaux en feuilles de papier journal.	22	2
84	La récolte des escargots.	23	3
87	Cheval à bascule. Luge. Bob. Échasses.	24	
89	Le tailleur et nos mamans couturières.	25	3
92	Table des matières.	*****	2

Je vous invite à partager avec des proches quelques moments autour des histoires contenues dans ce recueil de souvenirs.

Vous pouvez par exemple, animer un groupe dans une maison de retraite et proposer de lire quelques histoires. Chaque histoire est indépendante des autres. Il n'y a pas de fil conducteur.

Les histoires ayant chacune un numéro, vous pouvez faire par exemple un tirage au sort des numéros en mettant des bouts de papier dans une boîte et en permettant à une personne de tirer au sort les numéros.

Vous pouvez aussi choisir des histoires par rapport au temps dont vous disposez pour votre animation. En fonction du nombre de pages indiqué pour chaque histoire, vous pouvez aisément choisir des histoires plus ou moins longues. Vous pouvez aussi choisir de lire une ou des histoires dont les thèmes vous parlent plus.

Il est bien de noter qu'après 20 minutes d'écoute, l'attention des personnes âgées diminue notablement. Il faudra bien sûr parler fort, mais pas trop pour ne pas gêner les personnes ayant une bonne ouïe. Circulez dans l'auditoire afin d'intéresser les personnes à cette lecture.

Mon rêve est que la lecture de ces histoires stimule la mémoire des lecteurs et des écoutants. Par exemple de personnes ayant contacté récemment la maladie d'Alzheimer ou encore des personnes ayant eu un AVC. Ces hommes et ces femmes ont besoin de voir leurs souvenirs réanimés, entretenus régulièrement. Je serais ravi si ces histoires pouvaient être pour ces personnes d'une aide quelconque.

Morceaux choisis.

Extraits de :

« Voyage au pays de nos souvenirs ».

ou

L'enfance d'un « baby – boomer »
vivant à la campagne.



25 histoires.

« Gérard VARREY : Créeur et raconteur d'histoires ».